

POLICE MAGAZINE



LA BRIGADE DES GAZ RUE CAPRON

Une dramatique arrestation a été faite dans un hôtel de la rue Capron, avec le concours de la brigade des gaz qui a permis de mettre hors d'état de nuire un fou qui tirait par la fenêtre (voir page 16). Voici les policiers, après l'arrestation, rangeant leur matériel spécial. (W. W.)

A HUIS CLOS

- Causes Salées -

La dentelle noire et le fouet.

MADAME est jeune, jolie... Monsieur est vieux et peu séduisant : elle était dans la plénitude de son printemps, alors qu'il avait largement dépassé son automne; seulement, il avait presque autant de millions que d'années, c'est-à-dire un nombre des plus respectable. Les premiers mois de mariage furent pour elle une sorte de conte de fées sans... Prince charmant; elle s'en passa fort bien, son mari n'avait ni viole d'amour, ni guitare, mais un carnet de chèques, il ne disait jamais : « tu es jolie » ou « je t'aime », mais « combien ? » et cela suffisait à la nouvelle mariée d'humble origine, qui connut à ce moment seulement le plaisir de meubler un riche appartement, la joie de choisir les étoffes, d'harmoniser les teintes, d'acheter des meubles anciens, des ivoires jaunés, des bronzes, des poteries; elle eut des manteaux de fourrure, des dentelles précieuses, des diamants, des perles, tout ce que les femmes aiment en un mot...

Eblouie, ravie, elle vécut une existence des mille et une nuits.

Un seul point noir, pas bien gros évidemment, mais tout de même ennuyeux : la jeune femme possédait une beauté blonde évocatrice des tableaux délicats où revit un peu de la grâce précieuse du XVIII^e siècle et le sexagénaire époux n'imaginait pas cette beauté blonde autrement que voilée de... dentelle noire.

Chemises de dentelle noire... pantalons de dentelle noire... combinaisons de dentelle noire... déshabillés et vêtements de nuit idem...

Les premières semaines, Madame, qu'un sort ironique avait fait prénommer Clairette, se plut à ce Chantilly sombre, à ce point d'Alençon endeuillé, à ce tulle couleur d'encre... tout ce noir évidemment faisait ressortir ses épaules nacrées, sa chair rosée; mais on se lasse de tout, même de la dentelle, et la jeune épouse demanda — oh bien timidement — la permission de se vêtir de dessous aux couleurs tendres.

— Jamais, fit le mari préemptoire.

— Mais moi, tout ce noir finit par me donner le spleen.

— Tant pis... vous vous y ferez ! Clairette obéit jusqu'au soir où elle apparut aux yeux de l'époux indigné en chemise de nuit... verte.

Hélas ! hélas ! elle en vit rapidement trente-six chandelles : le mari se jeta sur elle, lui lança à toute volée une maîtresse giflé, puis, jugeant le châtement insuffisant, lacéra la belle chemise couleur d'espérance.

La jeune femme ne tint pas pour battue, malgré la giflé ; quelques soirs plus tard, abandonnant sa soyeuse livrée sombre, elle arbora un pyjama rose semé d'ibis fabuleux et de fleurs multicolores, ce fut une catastrophe : le vieil homme, encore très robuste, d'une main immobilisa la malheureuse et, de l'autre, lui arracha le malencontreux pyjama, puis, quand elle se trouva sans voiles, il saisit un fouet — dont il se servait en général pour ses chiens — et lui porta une dizaine de coups, marbrant la chair de zébrures violacées.

Ce régime continua, la jeune femme reçut avec une égale générosité des bijoux, des fourrures, des caresses et... des coups de fouet lorsqu'elle ne se soumettait pas à la lubie... noire de son mari.

— A mon âge, disait-il volontiers, un homme ne peut aimer sans excitant... cet excitant, pour moi, c'est la chemise noire, la petite culotte de chantilly couleur de nuit ou la combinaison de sombre crêpe de Chine, je t'avais prévenue : obéis ou sinon...

Et il esquissait un geste de menace vers le fouet, accroché dans sa chambre.

Que faire ? elle ne voulait pas céder, cette parure de deuil empoisonnait toutes les autres joies de l'existence, et une chemise couleur de rose ou d'azur était pour elle l'occasion d'une cinglante correction.

Je termine cette lettre, ma chérie, de ce coin suisse où je retiens quelque chose pour nos vacances, écris un jour le mari à sa femme restée à Paris, tu aimeras sûrement ce paysage de féerie, ce Léman d'un bleu d'argent aux bords duquel je rêve de faire de si belles promenades avec ma petite aimée, qui ne me désobéira plus, n'est-ce pas ? Je regrette parfois les dures corrections que je suis obligé de l'administrer, mais je te le répète : une parure de couleur tendre me repousse, il me faut du noir... tu sais pourquoi !

Quelle imprudence que cette épître où les tendres paroles s'alliaient, en un cocktail imprévu, au rappel du fouet ! La petite épouse battue et mécontente la garda précieusement et, un beau matin, après avoir revêtu une combinaison paille et reçu quelques gifles agrémenteées de maints coups de lanière, elle partit chez le médecin faire constater les traces de la brutalité conjugale,

chez l'avoué remettre la lettre de l'époux parlant lui-même du traitement qu'il infligeait et ne revint plus...

Le divorce fut, l'autre jour, plaidé devant le tribunal civil; le mari fouetteur, galamment, accepta tous les torts et ne tenta même pas de se défendre, la femme fit plaider qu'elle en avait assez de recevoir en bloc, diamants, gifles, perles et fessées, et le tribunal lui donna gain de cause, en lui accordant le divorce à son profit et en glissant dans le jugement un « attendu » inattendu et particulièrement savoureux :

Attendu, dirent les magistrats, que, si un mari a le droit de donner des directives vestimentaires (à ces directives vestimentaires !) à sa femme, il doit le faire avec courtoisie et sans brutalité, que, de plus, si une femme peut excuser un geste de violence isolé, elle ne peut admettre des brutalités régulières et quotidiennes.

Cela veut dire, en bon français, qu'une femme doit accepter une bourrade par-ci par-là, mais non le fouet journalier : qu'en pensez-vous, mesdames ?

Erreur sur la personne.

La XII^e Chambre correctionnelle... les banales affaires habituelles... injures à agents... vols à la tire, à l'étalage ou dans les grands magasins... mendicité... abus de confiance...

Après le dernier « flagrant-délit » reste dans le box un jeune homme élégant, format danseur argentin désargenté qui, ami d'un jeune ménage, lequel répond au doux nom de Bourrique, a profité un soir de l'absence du mari pour s'introduire dans le lit de la femme; ledit mari survenant « sortit » sans douceur l'intrus de la couche conjugale, non sans l'avoir, au préalable, roué de coups de poings; l'autre, un nommé Rossignol — décidément ces gens ont des noms prédestinés — y répondit par un coup de couteau, qui valut à l'époux trompé quinze jours d'hôpital et à l'ami trompeur sa comparution devant la justice de son pays.

Rossignol d'ailleurs, placier en vins de son état, est un galant homme : il déclare que le soir où Bourrique le découvrit dans son lit, il avait trop goûté ses produits, mais ne goûta pas à M^{me} Bourrique.

Trois verres de bourgogne, monsieur le Président, quelques verres de vouvrage et une vieille fine... je ne vous dis que ça... alors que je suis arrivé chez les Bourrique, j'étais gai, très gai, M^{me} Bourrique était couchée, la clef était sur la porte... j'ai appris que mon ami devait faire des heures supplémentaires... Comment me suis-je trouvé dans le lit ? je ne sais pas puisque j'étais gris... complètement ; mais sur l'honneur, il ne s'est rien passé... rien, Bourrique peut être tranquille... il n'est pas...

Oui, enfin, nous avons compris, coupe le président qui n'a pas le goût « mollesque » et ne veut pas que le « mot », le gros mot qui personnalise le mari trompé soit entendu dans une enceinte de justice.

On introduit M^{me} Bourrique, l'objet, s'il est possible de dire, du litige : une petite femme effarée qui a mis trop de poudre, ce qui lui donne une face exsangue et blafarde de Pierrot que Colombine a trahi; sa pâleur éclate d'autant mieux qu'elle est toute vêtue de rouge : robe rouge, manteau et chapeau idem, d'un rouge agressif capable de faire fuir une demi-douzaine de taureaux.

J'aime mon mari, murmure-t-elle d'une voix mourante, et jamais, non jamais, l'idée ne m'est venue de le tromper... lorsque Rossignol s'est couché près de moi, je sommeillais et j'ai cru que c'était Arthur...

Arthur ? interroge le président.

De plus en plus effarée, la petite M^{me} Bourrique indique que ce nom du seigneur de la Table ronde est celui de son légitime époux. Or donc, quand Rossignol s'étendit près d'elle, elle crut que c'était Arthur.

Mais, demande le substitut, vous devez vraiment mal connaître votre mari pour le confondre avec n'importe quel individu ?

Alors M^{me} Bourrique, pour la première fois depuis qu'elle est à la barre, semble retrouver quelque énergie pour déclarer : — Oh ! un homme est un homme !

M. Bourrique — Arthur pour les dames — remplace sa femme à la barre, c'est un gros homme sanguin qui s'exprime avec volubilité.

— Quand je suis arrivé chez moi, dit-il, et que j'ai trouvé Rossignol dans mon lit, j'ai vu rouge, j'ai cherché mon revolver...

Dans le box, Rossignol qui jusqu'alors souriait, blémit... rétrospectivement : un

revolver, comme il y va ce mari ! Mais celui-ci termine avec candeur :

— Je ne l'ai d'ailleurs pas trouvé, car... je n'en ai jamais eu ! Alors, j'ai employé mes armes naturelles !

Et il montre d'énormes poings de boucher, lesquels se sont, avec dommage pour son pâle visage d'homme qui se croit beau — et à qui quelques femmes l'ont dit — abattus sur Rossignol.

Le président est curieux.

Mais depuis cette aventure, quelles sont, monsieur Bourrique, vos relations avec votre femme : avez-vous demandé le divorce ?

— Le divorce ! le divorce ! s'indigne le brave Bourrique : pourquoi faire ? puisque l'irréparable n'a pas eu lieu...

Le mari parle comme M. Paul Bourget, en personne : il a cru sa femme — quel homme épris ne croit pas une femme ? — qui lui a affirmé qu'elle dormait et que Rossignol était ivre, Rossignol lui-même affirme aussi que l'irréparable, en effet, n'a pas eu lieu.

— Je n'aurais pas pu... je cuvais mon vin ! ajoute-t-il avec élégance.

En somme, s'il n'y avait pas eu le coup de couteau défensif de Rossignol, le mari, la femme et celui qui, parait-il, n'est pas l'amant, formeraient un trio fort uni, mais ce coup de couteau vaut au dit Rossignol trois mois de prison... ce qui n'a pas l'air de l'émouvoir beaucoup.

Les Bourrique s'en vont satisfaits... le mari se penche amoureusement sur sa femme; sans doute lui murmure-t-il :

— Et quand un homme entrera dans ton lit, ma chérie, regarde-le bien, afin de ne pas le prendre pour moi.

Didier-Renaud.

Amours cyniques.

— Ce sont des amours cyniques, dit le savant rapporteur avec un air sévère. Et, se penchant vers son voisin de droite, conseiller chenu par les ans, au front plein de science, il explique :

— Au point de vue étymologique, bien entendu.

Helléniste distingué, il expose en effet compendieusement que l'adjectif « cynique » a pour racine le mot « chien » en grec. Au cours de son rapport d'ailleurs, il qualifie ainsi le délit soumis à notre plus haute cour de justice.

— C'est de la chiennerie.

C'est aussi un cas de justice assez étonnant. Cette affaire provinciale et scandaleuse est jugée à la Cour de cassation pour la cinquième fois en quelques années. Elle fut évoquée d'abord par le tribunal correctionnel de Troyes. Puis elle partit en appel devant la Cour de Paris. La Cour vit son arrêt cassé par vice de forme et renvoyé devant la Cour de Dijon. Par une invraisemblable coïncidence, l'arrêt de la Cour de Dijon fut cassé derechef et l'affaire revint devant la Cour de cassation qui, désespérant sans doute de pouvoir jamais le faire apprécier par d'autres juges, décida de l'évoquer elle-même.

Devant le tribunal correctionnel de Troyes s'assit un jour, sur l'humble banc de bois des délinquants, une jeune fille confuse aux longs cils baissés. Devant elle se dressait un garde champêtre à la mous-

tache héroïque et féroce accusateur. Sous quel crime ne tentait-il point d'accabler la pauvre enfant !...

Dans les vignes de Montgueux, monsieur le Président, c'est tous les dimanches, et même les jours de semaine, un défilé d'amoureux que c'en est proprement dégoûtant. Le maire m'a ordonné de faire bonne garde. Je l'ai faite. Et j'ai vu cette demoiselle qui... que... dont...

Bref, le brave garde champêtre n'en sortait pas. L'explication est d'ailleurs singulièrement difficile. Ce n'était pas un amoureux qui, enlaçant tendrement la blonde aux cils baissés, murmurait à son oreille rose les tendres propos de ses vingt ans. Il y avait à ses côtés un chien, un beau chien, un gros chien noir et blanc. Les bêtes, depuis le fabuliste, ne parlent pas. Le gros chien ne disait rien à la jeune fille. Mais...

Mais il est de singulières aberrations. Elles frappent à l'ordinaire l'imagination surchauffée de déments inconscients ou de vieillards très fatigués. Qu'une jeune et jolie fille à la prunelle humide, aux lèvres charmantes et à la taille agréable recherche avec une curiosité inconcevable de tels succédanés, voilà bien qui dépasse l'entendement de ses juges ! La jeune fille, parmi ses larmes, opposait des dénégations confuses. Mais le garde champêtre était formel. Il avait vu, tout vu, bien vu et il le répétait avec ardeur. Le tribunal, après une longue et perplexe délibération, avait prononcé une condamnation, n'admettant point sans doute que la parole d'un agent de l'autorité pût être controversée. Après un huis-clos aussi scabreux, le tribunal, en audience publique, infligea à la jeune aberrée... la peine de trois mois d'emprisonnement avec sursis.

La famille désolée poussait des clameurs vengeresses. Elle fit appel. La Cour de Paris, n'osant ou ne pouvant acquiescer, abaisa la peine à cinquante francs d'amende.

L'inculpée, toujours confuse et navrée, recourut à la cassation.

La Cour de Dijon connut donc de l'affaire. Le garde champêtre fut même spécialement convoqué pour venir répéter sa déposition.

La jeune E... sanglota de plus belle, jurant qu'elle ne donnait à son toutou que les plus innocentes caresses, le garde persistant dans ses précédentes déclarations.

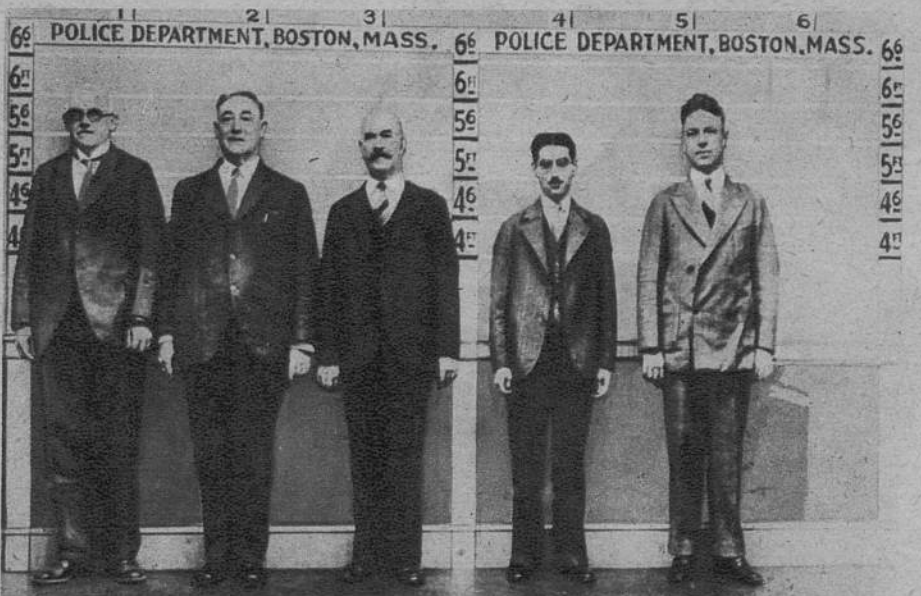
La Cour de Dijon s'estima convaincue et vertueusement infligea une peine ferme de six mois de prison.

Nouveau désespoir. Nouveau pourvoi en cassation.

La Cour, cette fois, avait bien noté toutes les circonstances de la publicité, mais elle avait omis de définir avec une exactitude minutieuse la nature de ces cyniques relations. Le vague dans quoi sa pudeur l'avait maintenue valut donc une cassation nouvelle. La Cour, cette fois, retint l'affaire et, l'ayant examinée à la lueur du droit et des faits, décida qu'en présence des affirmations véhémentes mais insuffisamment minutieuses du garde, une confusion de bonne foi avait pu se produire dans son esprit alarmé.

En conséquence, M^{lle} E... est définitivement relaxée des fins de cette poursuite étrange. Et un certificat de pureté relative lui est enfin décerné par la plus haute émanation de notre justice nationale. M. S.

DES MESURES RAPIDES...



Pour pouvoir mesurer rapidement la taille des malfaiteurs et contrebandiers d'alcool qu'elle arrête journellement, la police américaine fait usage de tableaux tout préparés, qui donnent automatiquement la taille en pieds et pouces des individus arrêtés. Il suffit de placer, debout,

contre ces tableaux adossés à demeure aux murs, les délinquants pour connaître « si leur mère les a faits grands ou petits ».

Système évidemment expéditif... Tout ce qu'on pourrait lui reprocher ? De n'user que d'à-peu-près...

Direction - Administration - Rédaction
30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX^e)

Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec primes) ...	50 fr.
	Un an (sans prime) ...	37 fr.
	Six mois ...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an ...	65 fr.
	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.

Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaire.



Une débrouillarde de l'amour qui joue à la midinette allant livrer en ville. (Photo S. G. P.)

les débrouillards de l'amour



Un coup d'œil pour aguicher le passant. (Photo S. G. P.)

NOTRE époque de vie difficile, le système D est roi. Dans tous les négoce, les plus malins prennent la tête. La galanterie, commerce de luxe, si l'on peut dire, connaît aussi des heures difficiles avec la baisse du dollar et de la livre; les filles de joie doivent mettre tous charmes dehors pour séduire le client dont le portefeuille est moins garni qu'autrefois; elles sont obligées d'employer mille stratagèmes pour attirer l'attention du passant et réveiller dans son cœur « le petit cochon qui sommeille ». La profession compte ce qu'on appelle, dans le milieu, les débrouillards de l'amour.

Les débrouillards de l'amour sont de véritables Frégoli; elles savent composer une attitude et prendre, selon les circonstances, telle ou telle personnalité. Affublées savamment, déguisées avec art, maquillées comme des comédiennes, elles dupent et grugent « le miché » qui se laisse prendre à leur jeu.

Un professeur en Sorbonne dont le nom est assez connu regagnait, un soir, son domicile, boulevard Saint-Germain. En chemin, il croisa une pauvre jeune fille qui lui demanda la charité. Emu de cette détresse, le maître, qui était veuf, emmena chez lui la mendiante, fort jolie fille au demeurant. Il lui fit préparer une chambre. La malheureuse enfant lui raconta son histoire :

— Je suis orpheline; mon père, qui était commerçant, a fait de mauvaises affaires et s'est suicidé; ma mère est morte de chagrin. Connaissant le piano, j'ai voulu donner des leçons, mais en ce moment le travail manque. J'ai été chassée ce matin de la chambrette où j'habitais. Je n'ai pas mangé depuis avant-hier...

Le professeur bouleversé décida de s'intéresser à une infortune si touchante. Mais trois jours plus tard, en rentrant chez lui, il ne trouva plus la jeune fille; l'oiseau s'était envolé. Surpris, il se confia au commissaire de police de son quartier. Celui-ci leva les bras au plafond :

— Vous aussi, maître!... Vous êtes la dixième dupe à qui pareille mésaventure arrive. La jeune personne en question à laquelle vous vous intéressiez est une professionnelle de la galanterie. Elle se sert de son beau physique pour embobiner les hommes et se faire goberger. J'ai déjà plusieurs plaintes déposées contre elle. Le magistrat ajouta :

— C'est une débrouillarde de l'amour. Elle sait se servir de ses charmes. Tantôt elle se fait passer pour une midinette en chômage, tantôt pour une petite bonne sans place, ou bien pour une étudiante venue de province pour achever ses études...

Cette fille fut appréhendée une semaine plus tard : elle avait rencontré au Quartier

Au centre : Le client s'aperçoit qu'il a été dupé. Il se fâche, mais elle s'en soucie peu. (Photo S. G. P.)



Cette petite bourgeoise d'allure honnête n'est autre qu'une débrouillarde de l'amour (Photo S. G. P.)

latin un jeune homme à qui elle avait fait le récit suivant :

— J'ai besoin d'acheter des livres pour suivre les cours de droit. J'avais économisé l'argent nécessaire, mais mon sac à main m'a été volé, et je suis sans ressources. Le jeune homme « avait marché ». Mais



La transformation est achevée : la voici en grande dame. (Photo S. G. P.)



Le paquet contient le vêtement de rechange. (Photo S. G. P.)

En haut : Entre deux « passes », elle entre dans un café familial pour prendre un autre aspect. (Photo S. G. P.)

un inspecteur qui recherchait la fille l'avait arrêtée au moment où, pour récompenser son ami de rencontre, elle le suivait dans un hôtel proche. Mais généralement la débrouillarde de l'amour manœuvre de telle façon qu'aucun délit ne peut lui être reproché. La



Cette mendiante sait inspirer non seulement de la pitié, mais de l'amour. (Photo S. G. P.)

La petite marchande de journaux ne manque pas d'amateurs. (Photo S. G. P.)

faisait merveille dans le rôle de petite femme mariée qui cherche une consolation.

En amour, l'illusion est reine, et les débrouillardes de l'amour ne l'ignorent pas. Tel « miché » qui ne donnera pas vingt francs pour une « poule » se fendra d'un gros billet pour couler une petite heure auprès d'une prétendue femme du monde ou d'une pseudo-midinette. Une prostituée se vantait de tripler ses tarifs lorsqu'elle baragouinait les quelques mots d'anglais qu'elle savait ; comme miss, elle obtenait un succès qu'on refusait à la péripatétienne des faubourgs parisiens.

On se rappelle la fameuse chanson lancée par Mayol : *La petite Bretonne*. Cette dernière était le type même de la débrouillarde de

l'amour ; avec son petit bonnet blanc et sa petite croix pendue à son cou, lui donnant un air ingénu, comme dit le refrain, elle séduisait les chercheurs d'occasion d'amour.

Dans une maison de rendez-vous de Passy, une sous-maîtresse pleine d'astuce avait trouvé un moyen ingénieux de satisfaire les goûts dépravés de sa clientèle difficile, mais qui n'hésitait pas à dépenser. Avec deux pensionnaires, elle savait donner l'illusion de disposer d'un harem extraordinaire ; elle proposait sans vergogne tous

les types de femmes que l'on pouvait désirer. Voulez-vous une Italienne, une Slave, une Anglaise, une Espagnole, une Arménienne, une Grecque, etc. ? Cette matrone vous donnait satisfaction. Elle avait aménagé une garde-robe qu'un marchand de costumes lui aurait enviée ; elle déguisait ses deux femmes avec art en indigènes de tous pays ; un jeu complet de perruques de toutes teintes, un arsenal de maquillage et les artifices les plus savants contribuaient à rendre l'illusion complète. Elle gagnait de l'or dans ce négoce spécial que la morale réprovoque et que la police tolère.

Les débrouillardes de l'amour ne sont jamais embarrassées. L'une d'elles raccrochait-elle un passant qui hésitait à la suivre, elle ne lâchait pas pour cela sa proie :

— Je vois, mon gros chou, que je ne suis pas ton affaire. Mais je ne suis pas jalouse ; je connais beaucoup de copines ; dis-moi ton genre, et je te ferai connaître la femme que tu désires.

— J'aime les brunes, et tu es blonde... — Qu'à cela ne tienne ! J'ai comme amie une brunette charmante ; elle me ressemble physiquement comme une sœur ; je vais la chercher ; attends-la au petit café du coin...

La fille rentrait chez elle et se transformait en brune, grâce à des postiches, aux fards et aux crayons. Puis elle allait retrouver l'homme, qui ne se doutait de rien, tant la farce était bien menée. Si par hasard le « miché » découvrait la vérité, rarement il se fâchait ; mais au cas où il « rouspétait », après coup, la femme lui opposait un sourire ironique.

Une perquisition opérée à la suite d'un vol dans la chambre d'une de ces débrouillardes de l'amour amena la découverte d'une cinquantaine de costumes, de quoi faire la pige à Frégoli. Cette femme déclara qu'elle changeait de vêtements jusqu'à dix fois par jour, suivant les quartiers où elle pratiquait ; tour à tour, elle était bonne, étudiante, mannequin, marchande de journaux, livreuse, voire mendicante, etc.

PIERRE DEMOURS.

On accuse, on plaide, on juge...

La demoiselle du régiment.

Injures à agents... mendicité... vol... grivèlerie d'aliments... abus de confiance... diffamation : le stock banal des monotones affaires correctionnelles s'épuise devant la quatorzième chambre, l'atmosphère est soporifique et l'on comprend la somnolence des « clochards » qui ornent, s'il est possible de dire, le fond de la salle.

— Demoiselle Vivette R... contre dame Clara L... !

La « demoiselle Vivette », pour parler

comme l'huissier audientier, arrive à la barre d'un pas savant de mannequin... Elle exerce d'ailleurs cette profession, mais reproche à sa concierge, la dame Clara, d'avoir déclaré qu'elle ne travaillait jamais et qu'elle était entretenue par un régiment ; jugeant ces paroles diffamatoires, la locataire a assigné la préresse du cordon en dommages-intérêts.

M^{lle} Vivette, une jolie fille aux joues trop roses, aux lèvres trop rouges, aux cheveux trop blonds, ne cèle pas son indignation :

— Oui, monsieur le Président, cette femme a dit que je n'étais jamais dans le

« cagier » des mannequins, mais toujours dans mon lit avec un officier !

A l'évocation de cette aimable personne dans son lit, le substitut se redresse, le tribunal s'intéresse, les stagiaires se rapprochent, les « clochards » oublient de ronfler.

— Ce n'est pas vrai, s'indigne la portière, je n'ai pas dit cela, pas plus qu'elle était entretenue par un régiment : j'ai dit seulement qu'elle avait trois amis, un capitaine et deux lieutenants !

— Mademoiselle est une bonne Française, qui aime l'armée ! suggère doucement l'avocat de la concierge.

Réflexion qui lui vaut un regard noir de la plaignante...

— Dans toute la maison, monsieur le Président, reprend-elle, on ne m'appelle plus, en raison des racontars de la concierge, que « la demoiselle du régiment ».

Mais le fait de dire qu'une femme est entretenue par un régiment constitue-t-il la diffamation prévue par la loi et de nature à amener la condamnation de la portière ? Le tribunal ne le pense pas, puisqu'il acquitte celle-ci.

Furieuse, « la demoiselle du régiment » s'en va en promettant très haut d'aller en appel.

Le divorce et la crise du logement.

— Ma chérie, je viens d'être nommé consul !

— Quelle chance, quand partons-nous ?

— Nous ne partons pas... je pars seul !

— Comment cela ?

— La ville polonaise où je dois représenter notre pays souffre, paraît-il, d'une crise du logement beaucoup plus grave que celle qui sévit chez nous... Nous vois-tu arrivant là-bas sans savoir où nous loger ?

— Alors, que faire ?

— Je vais partir seul, chercher un appartement et tu viendras dès que j'aurai trouvé !

— Bien !

Ce dialogue était échangé en l'an de grâce — ou de disgrâce — 1924, entre deux niçois : le mari, industriel important, venait d'être nommé consul et, ne voulant pas exposer sa femme aux risques d'une installation de fortune, il l'engageait à attendre à Nice son appel.

« Bientôt, écrivait-il quelque temps après à sa femme, bientôt tu pourras venir me rejoindre ; depuis deux mois que je suis parti, je cherche sans me lasser un appartement... Plusieurs me sont proposés, j'espère en retenir prochainement un ! »

Six mois s'écoulèrent.

— Quel pays, disait l'époux lointain, quel pays ! Tu ne peux t'imaginer la difficulté que j'ai à me loger : une pauvre chambre sans salle de bain me coûte un prix fou... Patiente encore, on me promet toujours un local !

L'épouse soumise à l'autorité conjugale — il en est encore malgré le flot montant du féminisme — attendit patiemment pendant huit ans ; le hasard, ce cruel humoriste, la mit un jour en présence d'une amie qui revenait de Pologne, où elle avait vu le consul.

— Le pauvre homme, dit la femme, comme il doit souffrir sans moi, dans sa modeste chambre insalubre et incommode !

— Sa pauvre chambre insalubre et incommode est un splendide appartement de sept pièces luxueusement ornées et sa solitude est égayée par une amie charmante, qui lui a donné deux beaux petits enfants ! riposta l'amie implacable.

L'épouse avait enfin les yeux dessillés : elle se renseigna et apprit que l'amie avait dit la vérité... Son mari, là-bas, avait bien trouvé un appartement, mais il n'avait pas jugé bon de l'y recevoir et y avait, par contre, installé sa maîtresse et les deux enfants qu'il avait d'elle.

La crise des appartements était résolue pour la femme du consul, qui vient de demander le divorce, que M^e Le Landais a plaidé en son nom devant le tribunal civil de Nice.

Les juges niçois ont ordonné une enquête, qui permettra d'établir l'exactitude des faits reprochés par une épouse trop longtemps crédule à un mari... fuyant.

Pour mille marks

Un Norvégien, de passage à Paris, se sentit un soir en goût de faire un bon dîner, il entra dans un grand restaurant et commanda un repas succulent : huîtres, foie gras, dinde et champagne pour deux personnes, car, n'aimant sans doute pas la solitude, il avait, au préalable, invité une aimable personne à partager son repas.

Le dîner fini, il mit noblement sur l'assiette de l'addition un billet de mille marks datant du temps du... kaiser ; comme on lui faisait remarquer que le billet ne valait rien, le Norvégien, d'un bond, voulut s'enfuir par la fenêtre.

Pour grivèlerie d'aliments, il comparaisait l'autre jour devant la chambre des appels correctionnels, assisté de M^e Simone Dubard.

— C'est la cinq ou sixième fois que vous faites cela ! lui fit remarquer le président, et toujours avec un billet de mille marks.

— Oui, répliqua le Norvégien, ce billet me donne l'impression d'avoir l'argent nécessaire à un bon dîner !

Cela lui valut cette fois un an de prison.

SYLVIA RISSER.

A TOUJOURS LEVÉ

professionnels des deux sexes nous... qu'il y venait parfois des... de la meilleure bourgeoisie, de l'aristocratie, comme clientes. Soucieuses à la fois de conserver leur intégrité physique et leur quiétude morale tout en goûtant à tous les fruits défendus, elles n'hésitent pas à se dégrader ainsi.

Le courage leur manque pour pousser leurs ferts aussi loin qu'elles le désirent. Elles appréhendent les complications, les compromissions, les ennuis; aussi, peut-être, de laisser un peu de leur cœur aux ronces du mauvais chemin.

Que deviennent, dans l'avenir, les jeunes filles qui ont débuté ainsi dans la vie?

Aux philosophes, aux psychologues, aux moralistes, aux penseurs de le dire.

Notre tâche de modeste et consciencieux enquêteur ne va pas jusque là.

Nous montrons le mal jusqu'en ses moindres replis, mais n'avons aucunement la prétention de le guérir ou de le prévenir.

Toutefois, notre modeste tâche n'est peut-être pas inutile; d'autres peuvent en profiter.

Les maisons de bains.

Encore une variété de maisons d'illusions.

Elle plaît beaucoup à certaines fem-

venant des profondeurs de l'appartement, le torrent des baignoires qui se remplissent, des robinets qui chantent en s'é-

gouttant, et le glou-glou des vidanges.

La jeune personne qui m'a ouvert la porte reparait, avec le même sourire professionnel.

— Quel genre de bain Monsieur veut-il?

— Que m'offrez-vous?

— Est-ce le « complet »?

Question embarrassante. A tout hasard, je répons :

— Le « complet », ce qui se fait de mieux dans le genre.

Le sourire s'est élargi. Je suis considéré comme un grand seigneur qui ne regarde pas à la dépense.

— Si Monsieur veut bien se donner la peine de me suivre.

Je suis docilement, mais à peine ai-je fait quelques pas dans le corridor aquatique que la charmante baigneuse m'arrête et croit devoir m'informer :

— Le « complet », c'est cent francs ! Et quelle demoiselle Monsieur a-t-il choisie ?

Cent francs ! Bigre, c'est un peu cher, surtout par ces temps de crise. Toutefois, le reportage ayant ses exigences, je m'exécute afin d'être initié aux secrets du « complet ». J'imagine que je ne perdrai pas mon temps.

L'autre question n'est pas moins embarrassante. Comment désigner une des quatre jeunes femmes entrevues dans le salon d'attente, et que je n'ai plus dans les yeux ?

A cette remarque, mon guide s'étonne :

— Mais, monsieur, à la petite fleur brodée sur le col de la blouse de chacune. C'est un signe distinctif. On voit que monsieur vient chez nous pour la première fois. Mais ce ne sera sûrement pas la dernière ; tous nos clients restent des amis fidèles de la maison.

Un demi-tour, quelques pas, un regard investigateur dans le salon et, d'un coup d'œil, je choisis une mignonne brunette, qui paraît étrangement jeune. Fausse ou vraie mineure ? On peut s'y tromper.

Nous voici dans la salle de bain. Elle est des plus moderne et des plus confortable : baignoire à la mode nouvelle, basse, sans pied, sorte de petite auge vernie. Les antiques robinets sont remplacés par des robinets nickelés, que l'on dirait d'argent. Un grand divan éclairé par une projection tamisée.

Je suis momentanément seul et ai tout loisir à continuer l'inventaire : un appareil hygiénique destiné à l'autre sexe, avec eau courante, chaude et froide, naturellement. Et, dans un coin, sous une housse, un chevalet pour la culture physique et autres exercices.

Dédaignant le bain, car je désire uniquement me documenter, je sonne ; et la petite baigneuse arrive, porteuse d'un peignoir bien chaud et de quelques serviettes brûlantes.

— Quoi, déjà habillé ? s'étonne-t-elle. Moi qui venais pour le massage... Enfin, à ta convenance.

Puis, sans transition, comme accomplissant un devoir réglé d'avance, elle enlève sa blouse rose ; et là voici nue, souriante et empressée.

— Inutile, ma petite, je désire seulement bavarder avec toi, car tu me paraîs intelligente et ta conversation me suffira.

Cette gamine pense que je suis un original comme elle doit en voir fréquemment. Rien ne la surprend plus. Elle se couvre de

mes de la profession et, de fait, c'est peut-être, il faut le reconnaître, le moins odieuse des prostitutions clandestines.

A tout le moins, l'hygiène et la prophylaxie y trouvent-elles leur compte ; ce qui est toujours cela de gagner.

A l'encontre des maisons de massage où l'on ne masse réellement que bien rarement, ainsi que nous l'avons dit dans un précédent chapitre, ici, on prend toujours un vrai et bon bain avant de se livrer aux exercices de l'amour.

Je me suis présenté un jour après-midi à l'adresse indiquée par une annonce à l'adresse anodine. Un immeuble du neuvième arrondissement, à la façade portant une patine vénérable. Au troisième étage — comme il était stipulé sur l'annonce — en question — deuxième porte à droite, je m'arrête. Porte à double battant sur laquelle est appliquée une plaque de marbre blanc portant ce seul mot : *Hygiène*.

Coup de sonnette. La porte s'ouvre aussitôt sur une jeune femme très blonde, drapée dans une blouse rose tendre.

Derrière cette jeune personne, un long couloir dont les murs s'ornent de peintures nautiques ; ce ne sont que bords d'étag tapissés de mousse, aux roseaux abondants, desquels émergent de gracieux corps de naïades... qui ont évidemment oublié de mettre le moindre caleçon de bain.

Sourire engageant et prometteur : — C'est pour un bain ? Donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur.

Je pénètre dans une salle d'attente, qui, aux tableaux près, pourrait être celle de n'importe quel établissement de bains.

Ces tableaux, en effet, représentent des académies d'une nudité intégrale. Les moindres détails anatomiques y sont scrupuleusement respectés. Voici notamment une jeune baigneuse blonde (les « hommes préfèrent les blondes », dit un film à succès) qui sort de l'eau. Elle est si blonde qu'elle en paraît doublement nue. C'est là, à n'en point douter, à quoi a visé tout particulièrement l'artiste, non dénué de talent d'ailleurs.

Dans cette salle se tiennent quatre petites femmes fort gentilles, toutes vêtues de la blouse rose, uniforme de la maison. Sourires à la ronde. La glace est immédiatement rompue sur la banale constatation climatique du jour. Sous leur blouse rose, ces jeunes femmes sont nues ou en très légères chemisettes de soie. On entend,



nouveau de sa blouse et se prête gentiment à l'interview que je lui impose.

Elle aussi préfère « travailler » dans ces sortes d'établissements de préférence à tous autres. Question d'hygiène, tout d'abord. Et elle m'explique :

— Comme cela, tu comprends, nous sommes certaines de la propreté de nos partenaires.

— Pourtant, ma petite, avec des prix aussi élevés que ceux que vous pratiquez, vos visiteurs doivent toujours appartenir à une classe sociale aisée, donc familière de l'hygiène.

— Quelle erreur ! J'étais auparavant dans une maison de rendez-vous dont les prix étaient au moins élevés, fréquentée par tout le « gratin », quoi ! Eh bien, il y avait des clients ayant auto et chauffeur, et dont la propreté laissait parfois à désirer.

— Pas possible !

— Mais si, mon grand, c'est comme cela, je n'invente rien.

— Et quelle est la clientèle qui fréquente plus particulièrement cette maison de bain ?

— Un peu de tout, tu sais ; des étrangers qui nous sont envoyés par les grooms et les interprètes des grands hôtels, à qui la patronne remet une bonne ristourne. Cela s'appelle, dans le métier, le « coup de pierre »... Des bourgeois aisés comme toi (merci !). Des femmes aussi. Et souvent de fort jolies pourvues d'une fortune confortable. Si tu voyais leur toilette et leurs dessous !... Elles sont, d'ailleurs, plus généreuses avec nous que les hommes.

Il y en a une qui m'a offert d'être sa femme de chambre ; mais elle ne voulait pas payer plus de douze cents francs par mois. Tu parles si je l'ai balancée... avec ce qu'on gagne ici en rigolant !

La jeune hétéra me fait ensuite visiter la piscine. Piscine ? C'est peut-être beaucoup dire. Que l'on se figure un bassin long de trois mètres cinquante sur une largeur d'un peu plus de deux mètres, profond à peine de vingt centimètres, au milieu d'un salon dont le tapis est évidemment un très beau linoléum. C'est là qu'ont lieu les séances de tableaux vivants dans l'eau tiède. Des pétales de roses et des fleurs surnagent encore sur l'eau ; vestiges de la dernière grande représentation de gala. Des odeurs aphrodisiaques flottent dans l'air.

La jeune prêtresse de l'amour me conte les prouesses que ses compagnes et elles accomplissent dans cette piscine, turpitudes extravagantes et scènes de lubricité inimaginables étalées avec une inconscience stupéfiante.

(A suivre.)

ARMAND VILLETTE.

MASSAGES
1^{er} Etage



Bertram Arnold (à droite) pendant qu'on le transférait, par chemin de fer, à la maison centrale où il va être interné jusqu'à sa majorité. On remarquera qu'il est attaché par de solides menottes à son compagnon de voyage, un autre condamné. (I. N.)

(De notre correspondant particulier.)

Monsieur et M^{me} Arnold entrèrent dans la chambre où Ellen Saxe, la mère de M^{me} Arnold, âgée de soixante-cinq ans, tricotaient un pull-over. — Alors, nous partons, maman ! Tu veilleras sur Bertram, n'est-ce pas ? — Mais oui ! Ne vous tourmentez pas ! D'ailleurs il est si gentil... Bon voyage, ma fille ! Bon voyage, mon gendre ! Baisers. Adieu. La porte claqua. Ellen Saxe vint à la fenêtre pour un dernier signe de la main.

Les Arnold étaient des gens riches et considérés, de gros industriels de Riverside, dans l'Illinois. Ils avaient un fils unique, Bertram, âgé de seize ans ; et la « mère de Madame », comme disaient les domestiques, vivait avec eux.

Une famille heureuse ! Les affaires allaient bien ; M^{me} Ellen Saxe, avec ses rentes confortables, aidait à la prospérité de tous ; enfin, le jeune Bertram était le modèle des étudiants.

Partant en vacances, M. Arnold laissait son fils sous la surveillance de sa grand-mère. Il savait qu'il pouvait compter sur elle.

Ellen Saxe était une grande femme maigre, distinguée et un peu froide, mais très bonne. Des lunettes lui donnaient un air d'ancienne institutrice. Elle avait quelques préjugés et stigmatisait volon-

tiers « la vie moderne ». Cela ne l'empêchait point de faire le bien autour d'elle, et de vivre dans le respect, l'affection de tous.

Bertram la craignait un peu, à cause de sa façon de parler nette et catégorique. Aussi parce qu'elle lisait en lui comme dans un livre.

Le studieux Bertram, prix d'excellence de sa classe, avait, il faut le dire, beaucoup changé depuis quelque temps, sans que ses parents s'en aperçussent.

Très intelligent, il continuait à tenir la tête de sa classe en vertu de facultés d'adaptation extraordinaires : mais c'en était fini, de son travail comme de son repos.

Il était amoureux d'une écoglière. A seize ans ! Voilà où peut conduire, trop souvent, l'école mixte.

Elle s'appelait Mildred Wandor, ce qui est un très beau nom, un nom de vedette pour Broadway. Elle avait quinze ans, des cheveux d'or, des dents admirables, des lèvres si rouges ! Et, par-dessus tout une terrible envie de flirt, de phonographe, de bonbons fondants et de dancing.

Mildred Wandor, étudiante peu zélée, traînait derrière elle une foule d'hommages masculins entre seize et dix-huit ans. Plus légère, de cœur et d'esprit, qu'un papillon, elle s'amusait de tant d'hommages, de tant de déclarations naïves, de tant de folle mousseseuse et sans lendemain comme une griserie au champagne.

Mais Bertram Arnold, disposant d'argent de poche et de parents « sérieux », valant par lui-même un nombre respectable de dollars, était le favori.

Pour cette raison seulement ! Car l'adolescent, physiquement, sans avoir rien de désagréable, ne se signalait par rien de transcendant. Il n'avait pas les épaules

de Frank O' Burne, champion de baseball ; ni le regard vainqueur de John Terris, sosie parfait de Ramon Novarro ; ni la poésie délicate de Chase Carroll, futur auteur dramatique. Bertram Arnold avait une raie de côté insignifiante, un petit nez à la Spinelly, un menton pointu, des lèvres qui avançaient. Il s'habillait horriblement mal, et croyait « faire sport » en enfilant des houppelandes fourrées de trappeur du Canada. Mais il était riche ; mais ses parents avaient une auto, qu'ils lui laissaient conduire, parfois, au printemps, pour de belles balades par la campagne.

Quand Bertram sut que sa famille allait prendre des vacances, mais que lui, Bertram, resterait sous la surveillance de sa grand-mère Ellen, il fut très content. Cela lui permettrait de voir presque tous les soirs sa chère Mildred, de l'emmener en voiture (puisqu'ils ne prenaient le train) et d'aller danser avec elle. La grand-mère, pensait-il, fermerait les yeux. Quand il rentra de son école, deux heures après le départ des siens, Bertram avait déjà donné rendez-vous à sa « sweetheart » pour le soir. Il ne doutait pas d'obtenir l'autorisation de sortir. Il prendrait la voiture, irait à soixante kilomètres de là, à Chicago, où les boîtes de nuit, si belles, scintillaient de mille feux, où la légende des gangsters corse le plaisait même de frisson rapide.

Bertram Arnold embrassa sa grand-mère et se mit tout de suite à ses devoirs. Il fallait en avoir rapidement fini avec la tâche du lendemain. Et après !

Ellen Saxe, avec admiration, regardait travailler son petit-fils. En voilà un, au moins, à qui l'on ne saurait imputer les multiples défauts de la jeunesse d'aujourd'hui ! Ce serait un grand laborieux ; il prendrait la suite de son père, aux usines. Et la firme Arnold, toujours grandissante, un jour couvrirait le pays d'usines et de cheminées.

Pendant ce temps, au dehors, la neige tombait. On entendait pépier des oiseaux en quête de nourriture ; et les flocons tourbillonnaient dans le ciel grisâtre en sarabande.

A sept heures du soir, face à face, la vieille dame et le boy se mirent à table. Ils ne parlaient guère, ni l'un ni l'autre. Bertram la tête toute pleine de Mildred ; Ellen songeait à ceux qui roulaient, maintenant, vers des contrées plus chaudes et plus heureuses.

Quand le domestique eut desservi, Bertram attendit un instant, en fumant une cigarette. Quand l'occasion lui parut propice, il lança négligemment :

— Grand-maman, j'ai promis de retrouver Franck O' Brune et Chase Carroll ce soir. Tu me permets de sortir, n'est-ce pas ?

— Mais il neige, Bertram !
— Peu importe ! Je n'ai qu'à prendre l'auto ; je ne me mouillerais pas.
— Crois-tu, Bertram, que, si tes parents

Au-dessous : Voici M^{me} Ellen Saxe, soixante-cinq ans, la malheureuse grand-mère du jeune Bertram Arnold. (I. N.)

Les parents de l'assassin précoce furent appelés à témoigner pendant le procès de leur fils. (I. N.)

étaient là, ils te donneraient la permission, eux, de sortir ?

— Je n'en sais rien, grand-mère, mais ils ne sont pas là. Tu ne vas pas me refuser ce plaisir ? Je te dis que mes amis m'attendent.

— Non, Bertram, tu resteras ici. La place d'un garçon de ton âge n'est pas dehors, la nuit surtout. Va te coucher !

— J'ai promis !
— Tu en seras quitte pour t'excuser demain à l'école.

— Je vous affirme, grand-maman, que je veux sortir, que je vais sortir.

— Et moi je te dis que non, une fois pour toutes !

M^{me} Ellen Saxe était entêtée ; mais Bertram ne l'était pas moins. L'idée que Mildred, en robe de soirée, devait guetter l'arrivée de l'auto, déjà, derrière ses persiennes, l'énevrait. Puis il était jaloux, il avait peur... Si la bien-aimée, lasse d'attendre, allait décrocher le téléphone ? Si elle allait demander à John Terris, par exemple, de la sortir ?

Le boy insista, faisant alterner prières et menaces. Sa grand-mère le regardait par-dessus ses lunettes ; son regard disait clairement : « Parle toujours, mon bonhomme ! Une Saxe sait ce qu'elle veut et n'en dément point ! »

Enfin, sur une insolence du garçon exaspéré, qui voulait écarter sa geôlière pour franchir la porte, elle lui administra une maîtrise gifle.

Bertram, du coup, devint tout pâle. La rage s'empara de lui. Saisissant un maillet de croquet qui avait servi, dans l'après-midi, à assujettir le clou d'un tableau, il en frappa à la tête sa grand-mère, de toutes ses forces.

La vieille dame s'abattit en criant. Alors, pour qu'elle se tût, pour que ce fût fini de ses râles qui lui perçaient les oreilles, Bertram, comme un fou, frappa, frappa encore... Il ne savait combien de fois.

Quand il lâcha son arme, pleine de sang et de cheveux blancs collés, M^{me} Ellen n'était plus qu'un cadavre.

Bertram jeta un drap sur elle, regarda l'heure à sa montre-bracelet et se précipita au garage.

— Dear, comme vous venez tard ! Je ne vous attendais plus. Savez-vous que ce n'est pas chic, ce que vous faites là ?

— Mildred, laissez-moi vous dire...

— Taratata ! Ce n'est pas d'un galant homme ! Enfin, je vous pardonnerai si vous me conduisez au Florida, à Chicago.

— Certainement, mon cœur ! Nous partons tout de suite.

La voiture fonça dans la nuit noire. La neige faisait tourbillonner, devant les phares, comme des multitudes de papillons blancs.

A minuit, après une rumba, Bertram, qui semblait préoccupé, dit à sa compagne de plaisir :

— Chérie, accepteriez-vous que nous rentions ?

— Seriez-vous las de danser ? Ou las d'être avec moi ?

— Nullement, mais...

— Soyez plus franc, Bertram ! Et si vous avez sommeil, vous pouvez rentrer, vous savez ! Franck O' Brune est là ; il me ramènera.

— Ce n'est pas ce Mildred chérie ! Sim-

— Moi, je m'amuse à je veux rester encore

— Mildred ! Mon

— Une autre fois, cherez un peu plus

nuit !

Là-dessus, avec un hauteur de reine ou quitta la table de Bertram O' Burne.

difficile.

Le jeune homme r poings. Allait-il enco de l'esclandre. Il se par les soins de la sous le drap à pré cadavre de sa grand

Bertram régla les s'en fut. L'auto, dev cing, avait au moi de neige sur le toit.

Arrivé à la maison plus tard, Bertram réfléchi en route, co plein d'essence : sa r finie.

Pendant les deux n'avait pensé qu'à M rible trahison. Mais, à chait de la maison p de son crime, — le re menaçait de le tena

Pourtant, s'il voula pas d'autre solution pas ?), il fallait gard l'énergie d'un homm répétait cela.

Cependant, il ne frisson lorsqu'il péne la chambre du drame du cadavre, sous son

Que faire ? Où ca celle qu'il avait tuée se posait la question songea à enfermer le card. Puis, mû par redescendit dans la c muns.

Là, recouverte par d dans un coin, se trou l'eau était réservée

Avec peine Bertram, glacé, tira à lui la tr trou noir où tombaie des flocons. Il y pouss neige. Et cela fit « flo

Revenu dans l'app avec une force que l'o soupçonner chez un saisis le cadavre, le ch

D'une main il tenait ne pas se tacher, la d'Ellen Saxe. Il refit même chemin et lai dans la citerne. L'eau morte.

Bertram lava le par par la fenêtre et cha

Au-dessous : M^{me} Ellen Saxe, soixante-cinq ans, la malheureuse grand-mère du jeune Bertram Arnold. (I. N.)

Sur elle et se précipit

L'ENFERMÉ PAR



— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, Mildred chérie ! Simplement...
 — Moi, je m'amuse beaucoup ici ; je veux rester encore deux ou trois heures.
 — Mildred ! Mon amour !
 — Une autre fois, cher ami, vous réfléchirez un peu plus à vos paroles. Bonne nuit !

Là-dessus, avec une indifférence, une hauteur de reine outragée, la jeune fille quitta la table de Bertram, alla rejoindre Franck O' Burne. Ce n'était pas plus difficile.

Le jeune homme resta seul, serrant les poings. Allait-il encore... Puis il eut peur de l'esclandre. Il se vit ramené chez lui par les soins de la police. Chez lui où, sous le drap à présent taché de sang, le cadavre de sa grand'mère gisait.

Bertram régla les consommations et s'en fut. L'auto, devant la porte du dancing, avait au moins dix centimètres de neige sur le toit.

Arrivé à la maison, une heure et demie plus tard, Bertram Arnold, qui avait réfléchi en route, commença par faire le plein d'essence : sa randonnée n'était pas finie.

Pendant les deux tiers de la route, il n'avait pensé qu'à Mildred et à son horrible trahison. Mais, à mesure qu'il s'approchait de la maison paternelle — du lieu de son crime, — le remords et la peur commençaient de le tenailler.

Pourtant, s'il voulait fuir (et il n'y avait pas d'autre solution à envisager, n'est-ce pas ?), il fallait garder le sang-froid, avoir l'énergie d'un homme fait. Bertram se répétait cela.

Cependant, il ne put se retenir d'un frisson lorsqu'il pénétra à nouveau dans la chambre du drame et aperçut la forme du cadavre, sous son suaire.

Que faire ? Où cacher la dépouille de celle qu'il avait tuée ? Le jeune homme se posait la question anxieusement. Il songea à enfermer le corps dans un placard. Puis, mû par une idée subite, il redescendit dans la cour, gagna les communs.

Là, recouverte par des planches épaisses, dans un coin, se trouvait une citerne, dont l'eau était réservée aux soins des bêtes. Avec peine Bertram, saisissant l'anneau glacé, tira à lui la trappe. Il ne vit qu'un trou noir où tombaient en tourbillonnant des flocons. Il y poussa du pied un peu de neige. Et cela fit « floc » dans l'eau sombre.

Revenu dans l'appartement, l'assassin, avec une force que l'on n'aurait jamais pu soupçonner chez un gamin de cet âge, saisit le cadavre, le chargea sur son épaule. D'une main il tenait écartée de lui, pour ne pas se tacher, la tête sanguinolente d'Ellen Saxe. Il refit, à pas alourdis, le même chemin et laissa glisser le corps dans la citerne. L'eau se referma sur la morte.

Bertram lava le parquet, jeta le maillet par la fenêtre et changea de vêtements.

Au-dessous : M^{me} Ellen Saxe ne fut plus qu'un cadavre. Son petit-fils jeta un drap sur elle et se précipita au garage. (I. N.)

Puis, comme le jour allait paraître, il remonta dans l'automobile et s'éloigna rapidement.

Les domestiques, logeant dans un corps de bâtiment assez éloigné, n'avaient rien entendu. Ils furent très surpris, le lendemain, de ne plus trouver ni la vieille dame, ni le jeune Bertram. Ils supposèrent d'abord que l'un et l'autre avaient pris l'auto pour aller rejoindre les villégiaturants. Mais, dans ce cas, pourquoi n'avoir pas prévenu, ou laissé un mot ?

La neige, encore que tombée en abondance, n'avait pas effacé toutes traces. On s'étonna de voir des pas profonds se diriger droit vers la citerne. L'empreinte ? Elle était exactement celle des bottines laissées dans sa chambre par Bertram, bottines toutes mouillées, sur lesquelles on relevait des taches de sang.

La citerne fut ouverte. On y distinguait une forme blanche. Quelques heures plus tard, un puisatier remontait au jour le cadavre d'Ellen Saxe.

Les policiers, mandés sur l'heure, conclurent presque aussitôt à la culpabilité du petit Bertram.

Mais où était Bertram ? Ses parents revenus en hâte, parmi le chagrin que l'on devine, ne surent que répondre. On lança sur la piste les meilleurs détectives.

Il allait être donné au brigadier de police F. E. Coppemoll, de la ville de Stockton, de découvrir le coupable.

Bertram avait pensé que, s'il errait à travers le pays en touriste découvert, il ne tarderait pas à se faire prendre, son signalement étant caractéristique, et celui de l'auto tout autant.

Il avait donc commencé par abandonner la voiture sur une route, à cent kilomètres de Riverside ; puis, sautant au passage dans un train de marchandises, tout comme un « brûleur de dur » professionnel, il avait gagné Stockton, ville située à deux cent vingt kilomètres du lieu du crime. Là, il s'était fait embaucher dans un restaurant de la ville comme marmiton et s'était mis à la besogne.

L'inexpérience de Bertram, notamment en ce qui concernait l'épluchure des patates, fut immédiatement remarquée de ses camarades et de ses chefs.

Coppemoll, qui cherchait toujours, au hasard de son flair, le meurtrier d'Ellen Saxe, eut vent de cet apprenti cuisinier qui semblait d'une éducation supérieure au métier qu'il assumait. Bertram se faisait appeler — réminiscence classique — David Copperfield.

Coppemoll décida d'aller interroger ce jeune héros de roman.

Lorsque Bertram vit surgir devant lui la haute silhouette du brigadier de police, il prit peur et tenta de se sauver : c'était déjà, presque, un aveu.

Le policier, comme bien l'on pense, avait prévu ce cas ; il laissa tranquillement le fugitif dégringoler l'escalier... au bas duquel l'attendaient deux policemen.

C'est grâce à la perspicacité du brigadier Coppemoll, de la police de Stockton, que le jeune assassin fut cerné et capturé. Voici F. E. Coppemoll. (I. N.)

Dans l'arrière-cour de la maison Arnold, il remonta dans l'automobile et s'éloigna rapidement. C'est par là, en soulevant cette même planche, que le boy fit basculer dans l'eau le cadavre de sa grand'mère. (I. N.)

L'instant d'après, Bertram Arnold devait avouer, devant le sheriff, l'assassinat de sa grand'mère.

Pareil drame, qui a soulevé d'horreur toute la ville de Riverside, et Stockton par contre-coup, a eu aussi sa répercussion chez les parents du meurtrier. Ils s'efforcent de sauver leur fils, en affirmant aux juges que l'enfant est déséquilibré et qu'il a agi dans un mouvement de folie.

Faisant droit à la requête de M. Arnold, les autorités ont fait examiner le jeune Bertram par des aliénistes éminents. Le boy, en effet, fut naguère victime d'une commotion cérébrale pour être tombé sur la tête alors qu'il avait six ans.

Bertram, à l'audience, a raconté d'une voix sourde, que les sanglots rendaient souvent inintelligible, comment, son forfait accompli, il résolut de se pendre. Puis, au moment de se lancer dans le vide, il eut peur et préféra s'enfuir.

Bertram Arnold, reconnu coupable, mais admis aux circonstances atténuantes en raison de son jeune âge, et considéré comme de « responsabilité atténuée au moment du crime », a été condamné à vingt ans de prison avec sursis, et à l'internement, jusqu'à sa majorité, dans une maison de correction.

Si, de vingt et un à vingt-six ans, il n'encourt aucune condamnation et n'attire pas sur lui l'attention de la justice, le jeune assassin sera automatiquement gracié.

C'est à ce verdict que se peut déceler l'une des préoccupations les plus actuelles de l'Amérique : le relèvement social du condamné.

Le régime de la « maison de force » est considéré comme la punition du moment. Puis, quand les portes s'ouvrent devant Bertram, à lui de prouver, par cinq ans d'existence impeccable, qu'il est redevenu digne de cette liberté que la société lui offre... et qu'il ne mérite peut-être pas.

JOHN PEARSON.

Bertram Arnold suit, impassible, toutes les phases du procès. (I. N.)



FRANCK ARRICIDE

Le calvaire d'une mère



La malheureuse femme, dans le réduit infect, sans air et sans lumière, où elle dut demeurer séquestrée durant les deux années qui précédèrent l'incendie. (I. N.)

QUAND la sonnerie d'alarme retentit, les pompiers d'Atlanta, une petite ville américaine, étaient en train de jouer au poker. Au passage, un policeman motocycliste les renseigna : « Le feu était chez les époux Dillard, trente-deuxième avenue. »

La maison des époux Dillard était un cottage en bois et tôle ondulée, avec des soubassements en brique, comme il en est beaucoup dans cette région des Etats-Unis. De loin, elle avait l'air confortable, solide, voire cossue. En réalité, c'était un château de cartes qui risquait, au moindre vent, de s'effondrer...

Aussitôt les lances en batterie, le sergent des pompiers s'inquiéta :

— Les occupants de la maison, ils sont sauvés, au moins ?

Les curieux le rassurèrent. Au premier rang des assistants, M. Dillard et son fils Carl, âgé de seize ans, contemplaient sans mot dire, d'un œil morne, le sinistre.

Mais un voisin plus hardi que les autres leur posa cette question :

— Et Mrs. Dillard, où est-elle ?

Le père, l'enfant firent le même signe d'ignorance. L'autre insista :

— Elle n'est pas restée dans la maison en flammes ?

— Je... je pense qu'elle s'est sauvée, comme nous. Mais où est-elle ? Nous ne le savons pas.

Le sinistre avait éclaté à dix heures du soir. Cependant les deux hommes étaient complètement habillés, et ils avaient pu sauver quelques objets précieux. Le chef-pompier secoua la tête et dit à ses hommes :

— Passez-moi un masque. Je vais rentrer là-dedans. Il y a quelque chose de pas clair dans tout cela.

La maison était de construction légère, un homme en costume spécial et protégé contre l'asphyxie pouvait circuler à travers les flammes. Il ne risquait pas de recevoir un mur ou une poutre sur la tête.

Le sauveteur, hardiment, s'engagea dans la maison incendiée, traversa plusieurs pièces où le feu faisait rage, et parvint enfin à une porte fermée à clef, que les flammes, déjà, léchaient.

D'un coup de pied, le gradé fit voler en éclats le panneau gondolé. Il lui semblait avoir entendu une plainte, un gémissement. De fait, dans un réduit obscur où tenait à peine son lit, à plat ventre sur les draps, une femme à demi asphyxiée se plaignait sourdement.

La saisir, la mettre sur son épaule, retraverser le rideau de flammes, déposer la malheureuse inanimée aux mains du service de secours, voilà qui fut fait en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. La foule, maintenue par les agents hors de portée, poussa un cri d'effroi et d'horreur : elle avait reconnu Mrs. Dillard !

Les deux hommes — père et fils — devant les menaces, les poings qui se levaient sur eux, avaient pris le parti de s'enfuir...

La déposition du chef-pompier, très nette, ne laissait aucune place au doute.

Mrs. Dillard avait été enfermée, vêtue seulement de sa chemise de nuit, dans une pièce, sur l'arrière de la maison, d'où elle ne pouvait s'enfuir. Pas davantage elle ne pouvait appeler : il n'y avait pas de fenêtre. Enfin, le sauveteur avait constaté la présence de plusieurs foyers d'incendie : il était évident que l'on avait mis le feu volontairement à la maison dans le but de « griller » la malheureuse séquestrée.

Les autorités d'Atlanta ouvrirent aussitôt une enquête. Elles arrêtèrent les deux hommes. Ils reconnurent « que leur vie avec Mrs. Dillard » était un véritable enfer mais nièrent de toutes leurs forces un guet-apens et un crime.

La vérité devait éclater grâce à la déposition de Mrs. Dillard, remise de son émotion et de son asphyxie.

Elle raconta aux enquêteurs que, devant l'hostilité avouée et invincible de son mari et de son fils, qui lui rendaient l'existence intolérable, elle avait souvent songé à se suicider. Mais cette solution, qui l'eût délivrée, elle, n'aurait fait que remplir de joie ses bourreaux. D'autre part, Mrs. Dillard, pieuse chrétienne, se refusait au geste réprouvé par l'Eglise.

Peu à peu chassée de ses appartements, réduite à un rôle qui n'était même pas celui d'une servante, la malheureuse avait pris le parti de se réfugier, n'emmenant que son lit, dans ce cabinet de débarras à l'arrière de la maison. A partir de ce moment (cela durait depuis deux ans), l'existence de l'infortunée ne fut plus que celle d'une

morte vivante. A peine eut-elle installé son quartier général dans ce réduit que ses deux tourmenteurs fixèrent à la porte un cadenas et qu'elle se trouva séquestrée. A partir de ce jour, plus personne ne vit Mrs. Dillard, qui vivait là en recluse — en recluse malgré elle — et avait le courage de ne pas se plaindre, de ne pas se sauver, de ne pas s'abandonner.

La police vérifia les dires de l'épouse. Elle établit, de façon péremptoire, que l'on refusait à Mrs. Dillard nourriture, vêtements et argent, et qu'on la forçait à vivre dans ce cabinet infect, où l'air était presque irrespirable.

Mrs. Dillard, en plus de l'asphyxie qui a provoqué chez elle des crachements de



Voici Earl et J.-B. Billard, le père et le fils, qui avaient conçu l'horrible projet de brûler vive Mrs. Billard, leur épouse et mère, dans sa maison en flammes. (I. N.)

tion de Mrs. Dillard, remise de son émotion et de son asphyxie.

Elle raconta aux enquêteurs que, devant l'hostilité avouée et invincible de son mari et de son fils, qui lui rendaient l'existence intolérable, elle avait souvent songé à se suicider. Mais cette solution, qui l'eût délivrée, elle, n'aurait fait que remplir de joie ses bourreaux. D'autre part, Mrs. Dillard, pieuse chrétienne, se refusait au geste réprouvé par l'Eglise.

Peu à peu chassée de ses appartements, réduite à un rôle qui n'était même pas celui d'une servante, la malheureuse avait pris le parti de se réfugier, n'emmenant que son lit, dans ce cabinet de débarras à l'arrière de la maison. A partir de ce moment (cela durait depuis deux ans), l'existence de l'infortunée ne fut plus que celle d'une

sang, est très malade des suites de ce long internement. Elle aura besoin de longs mois de repos, de calme et de joie pour rétablir sa santé très ébranlée.

Le juge, interrogeant le jeune Earl et son père au sujet des mobiles qui les firent agir l'un et l'autre, n'a pu tirer d'eux aucune explication sérieuse. Mrs. Dillard « les gênait ». Puisqu'elle ne se décidait pas à mourir de sa belle mort, puisqu'elle s'accrochait à cette vallée de larmes, ils avaient décidé, d'un commun accord, quitte à perdre en quelques heures le capital lentement amassé, de « l'enfumer comme un blaireau dans son trou ».

Horrible épilogue d'une de ces tragédies domestiques qui passent inaperçues, qui sont silencieuses, lentes et féroces, et expliquent tant de drames obscurs et mystérieux.

Souvenirs d'attentats

Certains font collection de timbres, d'autres ont l'innocente manie des autographes, d'autres encore rassemblent des pièces de monnaie, des boîtes d'allumettes ou des boutons de culotte.

Alphonse XIII, l'ex-roi d'Espagne, aujourd'hui duc de Tolède, gardait en souvenir tout ce qui pouvait se rattacher aux attentats dont il avait été victime.

Un browning voisinait avec un éclat de la bombe qui avait éclaté lors de son passage rue de Rohan. On y trouvait également des poignards, une machine infernale ayant fait long feu, quelques balles de revolver tirées sur lui et divers objets ayant appartenu à des anarchistes et des révolutionnaires qui avaient projeté d'attenter aux jours de l'ancien monarque.

DEMANDEZ

PARIS
magazine



Son N° SPÉCIAL

de FÉVRIER

contient :
IVRESSE BLANCHE

par Odile D. CAMBIER

UNE BELLE AMOUREUSE

par Léon TREICH

L'AMOUR chez les JEUNES

par Jacques de BRUSSEY

UNE NOUVELLE DRAMATIQUE

LE SUICIDE

DE BERTHE D'ARSON, par Etienne GRIL

ALICE COCEA

par Paul REBOUX

LE NU

chez les artistes, par TITAYNA

Et beaucoup d'autres articles
signés des meilleurs écrivains

100

PHOTOGRAPHIES

INÉDITES avec 2 HORS-TEXTE

FONT DE CE NUMÉRO

une Publication de premier ordre

60 PAGES SUR PAPIER GRAND LUXE

EN VENTE PARTOUT

LE N° : 4 francs.

L'abonnement d'un an est de : 40 frs
donnant droit à une Pendulette de valeur.

PARIS - MAGAZINE

227, Rue St-Denis - PARIS

UN NOUVEAU NOÉ

Dans un coin perdu de la Nouvelle-Orléans, un brave paysan nègre s'était plu à annoncer à ses voisins que le monde allait de nouveau connaître les rigueurs du ciel, qu'un nouveau déluge allait bientôt s'abattre sur la terre et châtier l'humanité.

Pour bien persuader ses compatriotes, il entreprit, nouveau Noé, la construction d'une arche qu'il peignit ensuite avec soin.

De temps à autre, on le voyait hisser une voile à un mât pour se rendre compte, disait-il, si elle fonctionnait à souhait en cas de nécessité.

Les agissements du noir et ses tristes prédictions attirèrent sur lui l'attention des autorités de la Nouvelle-Orléans, qui,

curieuses par profession, voulurent savoir ce que contenait la fameuse arche.

Une opération policière permit de découvrir qu'elle servait de dépôt à des bouteilles de bière qui se fabriquaient dans la maison du nègre, lequel, chaque fois qu'il en possédait une quantité suffisante, hissait sa voile pour avertir les contrebandiers.

L'arrestation du trafiquant fut décidée. Elle ne put être menée à bien. Le nouveau Noé, beaucoup moins pacifique que l'ancien, reçut les agents à coups de fusil et ceux-ci, ayant riposté, le tuèrent.

L'arche fut ensuite démolie, ainsi que tous les appareils de fabrication de la bière.

GRAND CONCOURS

2000 PHONOS ou T. S. F.

DONNÉS GRATUITEMENT

à titre de propagande, à toutes personnes donnant la réponse du rébus ci-dessous et se conformant à nos conditions



Avec ces trois dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'état français universellement connu.

Réponse

Envoyez votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux

E^{ts} EMYPHONE (Serv. Concours 61) 17, rue Sedaine, Paris XI^e

Histoires et Confidences de Prisonniers



A la sortie de l'asile... (Rol.)

II (°)

UN homme frappe à une petite porte. Il est hâve sous une défroque de misère. La porte s'ouvre. L'homme entre, la porte se referme.

Un détenu libéré vient d'entrer au foyer de la société de patronage, 36, rue Fessart.

Il traverse la cour pavée, gravit le perron d'un petit pavillon, pénètre dans un corridor, est reçu dans un bureau, à gauche.

Il donne un nom. On n'exige pas de pièces. Bien entendu on ne lui demande pas son casier judiciaire. Si on le lui demandait, ce serait pour être bien sûr qu'il y a des condamnations réellement écrites dessus.

C'est qu'il faut se méfier. Il est arrivé que des gens qui n'étaient jamais allés en prison, qui étaient peut-être d'honnêtes gens, ont essayé de se faufiler dans le patronage, comme s'ils étaient des ayants droit. Il y a des resquilleurs partout.

L'homme est matriculé. Le voilà patronné, sans vain souci d'inutile paperasserie. Par exemple, il y a une formalité inexorable, et qu'il n'esquivera pas. C'est la douche.

Elle est redoutée. On ne peut pas imaginer le nombre de bougres qui feraient n'importe quoi pour avoir une soupe et un lit, qui acceptent même de travailler, mais qui reculent devant la douche.

C'est une grande éliminatoire.

En sortant de prison, cependant, on est propre. Mais, chez d'aucuns, c'est un état qui ne dure pas. Ceux qui sont libérés tiennent à leurs habitudes. Ils attendent aussi longtemps qu'ils peuvent avant d'en arriver à l'hospitalisation du patronage. Plus ils attendent, plus ils sont sales...

L'homme est douché, lavé. Aussitôt on le conduit à l'atelier. C'est une longue bâtisse, à droite de la cour d'entrée, et qui s'ouvre aussi sur un grand jardin.

J'y suis entré en même temps que l'homme. Avec lui, j'observe, dès le seuil, des faces de malheureux groupées autour d'une grande table, des dos résignés qui se courbent vers des billots de bois. Ceux qui sont là s'exercent sans hâte à des besognes diverses. Leurs gestes et leur allure s'imprègnent d'une lenteur fatiguée. On n'y trouve ni l'ardeur alerte ni la gouaille déléguée des ouvriers de l'usine.

L'homme qui vient d'arriver est déjà tout pareil à ses étranges compagnons. Il porte, comme eux, les mêmes cheveux rebelles et la même moustache pleureuse. D'instinct, il va vers la table où l'on travaille assis. Il n'y a plus de place. Il se dirige sans conviction vers l'un des billots de bois. On y fait du fagot. On y découpe des « ligots ». Il y a aussi un « trémpeur » et un « lieur ».

Voir Police-Magazine du 5 février.

Ce sont des emplois de confiance. Le premier va tremper les « ligots » dans un puits de résine, prudemment isolé dans le jardin, à cause des risques d'incendie. L'autre manipule un appareil mécanique qui enroule un fil de fer, le lie et le tranche autour du fagot. Le feu ronfle dans un gros poêle. Il fait bon dans l'atelier.

saine, frugale et abondante. La coutume veut que dans les hôpitaux et les casernes le visiteur goûte la soupe et ne manque pas d'apprécier poliment la cuiller qu'on lui a tendue. La vérité me contraint à reconnaître qu'ici la politesse est justifiée. Une bonne gamelle de soldat — je dis : une bonne — ne vaut pas mieux.

Les murs du réfectoire s'égayent de tableaux. L'un d'eux montre la mer avec des bateaux qui gonflent leurs voiles sous le vent.

Si j'étais poète, je voudrais que les hommes attachés à ce havre, après la cellule grillée, regardassent les vagues de lames et les vaisseaux du large avec des yeux de rêve. Je ne suis qu'un reporter et je vois des êtres qui broient, la tête baissée dans leur assiette.

..

J'ai dit à M. Étienne Matter :

— Vous devez avoir souvent des déceptions ?

Il a un bon rire, un peu malicieux. Et je le soupçonne bien de railler, sans le laisser voir, une naïveté. Ce serait trop beau si des bougres qui sortent de prison ne se saoulaient pas le samedi après la paye, et s'ils ne faisaient pas de temps en temps une vie de patachon dans le dortoir. Et encore, après les avoir vus, je suis sûr de ce que leurs ivresses et même leurs vices peuvent avoir de morne et de bas. Le séjour au patronage est abandonné souvent dès que les patronnés ont quelques sous en poche. Et ils retournent de temps en temps en prison. Cela, c'est l'histoire courante.

Il y a aussi les autres.

— Si vous aimez les jolies histoires de prisonniers revenus au bien, me dit M. Étienne Matter, je puis vous en conter. Et il m'en conte, de toutes récentes.

Un jour, un homme lui dit : « Je vous ai donné un faux nom en entrant. Voici le vrai. Je suis un libéré tout de même, un libéré du bague. J'ai fait ma peine et mon « doublage ». J'ai traversé l'océan sur une barque jusqu'à la Guyane hollandaise. Je me suis débrouillé pour rentrer en France. C'est dur. Je ne trouve pas de travail. Je suis menuisier. Je voudrais vivre de mon état. »

M. Matter lui a répondu : « Il y a du travail ici pour un menuisier. »

Et il achève pour moi l'histoire :

— Le bagnard libéré a construit huit petites chambres pour les jeunes pupilles. Il a été payé au prix de l'entreprise. Avec son bénéfice, il s'est installé. Il travaille à son compte en banlieue. Il s'est marié. Il est heureux. Et il aura peut-être beaucoup d'enfants...

Ce sont encore d'édifiantes aventures. Un après-midi, un beau monsieur arrive en taxi, rue Fessart. « Vous ne me reconnaissez pas ? » Il dit son nom. Il a compté parmi ces déchets aux barbes longues, aux visages hâves, aux yeux battus. Il a maintenant une belle situation et une bonne épouse. Il voudrait être réhabilité.

Et puis tant d'autres anecdotes, plus touchantes d'être plus simples. Des prisonniers qui sont devenus de braves gens. Il y en a. Il y en a moins qu'on ne dit, mais plus qu'on ne croit.

..

Dans tous les patronages on voit et on revoit les mêmes hères. Des vagabonds qui ont mal calculé leur élan sortent de prison trop tôt, en plein hiver. Ils vont à l'œuvre charitable, faute de pouvoir retourner tout de suite à la maison d'arrêt ou de détention. Il y a ainsi tout un monde d'habités, incorrigibles selon les fonctionnaires, mais du moins rendus inoffensifs par les philanthropes.

J'ai voulu étudier la faune des patronages. Pour la connaître, il ne m'a pas suffi de la regarder comme un objet de musée ou des bêtes de ménagerie, à travers des vitrines ou derrière des barreaux.

Assez de démonstrations de messieurs graves qui me présentaient des protégés soigneusement choisis, qui se tenaient devant nous trop sages, l'œil fuyant et la casquette à la main.

Je suis allé à eux, tout seul. Ce n'était ni dangereux ni difficile, je le dis tout de suite.

A quelque cent mètres de ce patronage, il y a un petit bistro, calme et provincial. Le zinc y est familier et presque familial. Quand on demande une bouteille de vin blanc, le patron soulève une trappe, derrière son comptoir, et descend lui-même à la cave pour aller la chercher.

Je n'ai pas eu besoin de lui faire lever sa trappe plus de cinq ou six fois pour entendre bien des histoires. Brave père

A-droite : Une cellule de la prison de la Roquette. Ces cellules ne sont pas chauffées et sont glaciales. L'administration doit laisser les femmes en commun toute la journée dans une atroce promiscuité. (R.)

Thomas ! je le vois encore s'enfoncer dans son trou noir, dont il émergeait, une minute après, la tête la première, en soulevant à bout de bras une fiole que je savais pleine de vérités et de mensonges mêlés. Car c'est de sa bouteille que sortaient toutes les confidences.

Les « libérés » ne sont pas prisonniers au patronage. Ils y sont seulement soumis à la règle de la maison. Heures strictes de réveil, de repas, de travail et de coucher. Repos le samedi soir et le dimanche. Mais ce sont de mauvais jours pour l'enquêteur.

Le samedi est date de paye. Quand les libérés ont de l'argent, ils vont le boire tout seuls. Mais quand ils l'ont bu, ceux qui payent à boire sont les bienvenus. Ça commence dès le lundi. Et ça dure jusqu'à la fin du vendredi. Il y a une heure choisie entre l'atelier et la soupe du soir.

D'abord, à la sortie, comme par hasard, j'ai offert un verre, par-ci, par-là, en prenant beaucoup de soins pour être naturel, pour « n'avoir l'air de rien ». Efforts sans doute méritoires, mais tout à fait inutiles. Mes gens ne se piquent pas de psychologie. La chopine a une vertu immédiate qui ne leur laisse pas le loisir des réflexions profondes ni des étonnements raisonnables.

J'en ai amené un, puis deux, puis trois. J'ai fait le philanthrope, avec tout l'égoïsme qu'il peut y avoir chez un enquêteur avide de profitables enseignements. Si bien que j'ai fondé, dans le débit de mastroquet du père Thomas, une sorte de cercle d'échappés de prison, qui — je le dis sans blâmable orgueil — doit être assez désemparé depuis que mon enquête est achevée et ma générosité tarie.

..

A l'heure des premiers épanchements, ce n'est pas moi qui ai commencé.

Les confidences sont venues toutes seules. Nous prenons un bordeaux blanc au comptoir. Il y avait là « Grand-père », « Limace » et « Sacristain ». Car il n'est peut-être qu'une chose que je n'ai jamais vue de ces gens-là. C'est leur nom. Ce détail ne m'intéressait pas. Je ne pouvais pas vous le révéler. Ce nom, ce n'est pas qu'ils le cachent, mais ils ne s'en servent pas. Et s'il n'y avait pas de temps à autre des gendarmes ou un commissaire pour le leur rappeler, bien sûr qu'ils l'oublieraient.

« Grand-père », qui doit son surnom à sa barbe blanche, me connaît depuis une minute et demie, approximativement. C'est « Limace » qui me l'a amené. (Sachez tout de suite que « Limace » ne doit pas son sobriquet de mélodrame à des visqueuses aventures, mais tout simplement à son honnête métier de jardinier et à sa soignée culture des salades.)

« Grand-père », dès qu'il a vu que j'avais un pardessus et un chapeau, a commencé tout de suite par mendier.

— Vous auriez pas une « pipe », des fois ?

Une « pipe », c'est une cigarette. Je lui en tends deux. Il en prend trois. Et aussitôt :

— Vous auriez pas vingt sous de trop pour moi prendre un café demain matin ?

Il ment. Au patronage, le café est gratuit. Et on ne sort pas le matin. Je donne les vingt sous.

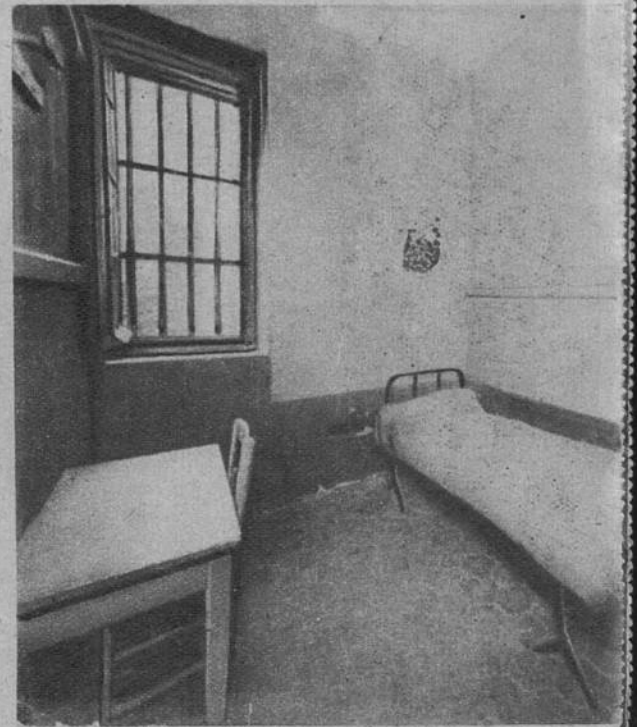
— Ce qu'y me faudrait, ça serait un pardessus. Vous en auriez-t'y pas un vieux, par hasard ?

« Limace » s'indigne : — Celui-là, faut toujours qu'il « pi-lonne ».

Et il ajoute :

— Lui donnez pas. Il irait le vendre !... J'ai surpris, d'un coup, l'âme enfantine de ces êtres. Déjà, ils sont jaloux de la cigarette et des vingt sous. Et ils se mou-chardent comme des écoliers. Ils ont des désirs puérils avec des vices de vieillards. (Suite p. 14).

MAURICE CORIEM.



AMOUR

III

Les soins médicaux.

C'est là une des publicités les plus productives. Il y a, tout d'abord, les « maisons de massage ». Ce terme n'est qu'un euphémisme heureux, sans plus, car toutes les maisons de massage figurant dans les pages d'annonces en question ne sont que de banales... ou raffinées « maisons de rendez-vous ».

Passons donc sur la première catégorie baptisée à juste titre banales maisons de rendez-vous, et examinons les autres de très près, car certaines le méritent.

Voici une maison de massage qui se qualifie, dans sa publicité, d'unique, d'exceptionnelle, ajoutant à ses qualificatifs : « Esthétique médicale complète, masseuses et masseurs. »

C'est au troisième, à gauche, dans un immeuble fort coquet d'une petite rue située dans le quartier de l'Europe.

Aucune plaque au dehors, non plus que sur la porte. Je sonne, la porte s'ouvre en animant un timbre.

Une matrone d'une cinquantaine d'années, au visage couperosé, vêtue d'une blouse blanche, paraît avec un sourire omnibus tout commercial.

— Vous désirez, monsieur ?

— Euh !... un massage, un bon massage, madame !

— Mais comment donc, donnez-vous la peine d'entrer dans le salon, vous allez choisir votre jeune masseuse.

Elle s'empresse d'ajouter :

— Elles sont toutes fort expérimentées, et vous ne pourrez qu'être satisfait.

Un salon très ordinaire, mais, aux murs, des toiles représentant exclusivement des académies, tant féminines que masculines, dont certaines sont plus que lestes.

Cinq jeunes femmes sont là, assises non loin les unes des autres.

Elles sont toutes revêtues de la même blouse blanche d'infirmière, mais ces blouses sont largement décolletées par devant et par derrière. Il est impossible de ne pas s'apercevoir qu'elles sont, ou nues, ou en simple petite chemise sous ce déguisement.

Les unes cousent, réparent des bas de soie, notamment ; d'autres lisent. Toutes se lèvent et sourient, de ce laid sourire qu'a toujours une fille de maison espérant être choisie par le client, ou une « pierreuse » qui raccroche.

Je désigne rapidement, après un regard circulaire, une petite brunette, parce qu'elle

a l'air moins professionnel que les autres, plus effacée et presque gênée d'être là, dirait-on.

Elle me devance aussitôt, m'invitant à la suivre.

Nous voici dans une salle, dite « de massage ».

Ce n'est autre qu'un boudoir, mais dont les murs sont ripolinés en blanc, et qui possède, au centre, une de ces petites tables d'opération peu graves que l'on trouve dans les cabinets de tous les médecins.

Les murs sont toujours ornés de tableaux libertins, voire pornographiques.

Il en est un, notamment, broché, ma foi, avec un talent classique, qui représente un garçonnet et une fillette qui ne s'amusent pas à un jeu innocent. Lâcheté du vice, qui ne respecte même pas l'enfance.

La petite brunette a augmenté encore le décolleté, devenu un large débraillé, de sa blouse blanche. Sa poitrine apparaît ainsi presque débordant d'une petite chemise de soie.

En même temps, la blouse s'est entièrement ouverte sur le devant, montrant par transparence, à tous ses mouvements, un corps non dépourvu d'appâts. La petite chemise, de couleur claire, est fort courte. Et c'est tout de suite le tutoiement d'usage :

— Mets-toi donc à ton aise, chéri ! et monte sur le billard, tu vas être opéré sans aucune douleur. Tu verras !

Je parais étonné.

— Mais, mademoiselle, je ne comprends pas ! C'est un massage que je veux ! Et puis... vous me tutoyez ! Et quelle tenue est la vôtre !

La fille part d'un frais et irrésistible éclat de rire :

— Non ! tout de même, mon grand, tu n'es pas cornichon à ce point-là !

« Tu ne sais pas que tu es dans un « claque », de vrai, ou bien tu blagues !

Devant cet accueil, je n'ai pu résister à avouer à la petite brunette le but professionnel de ma visite.

Et, moyennant un bon pourboire... elle se laisse gentiment interviewer.

Il arrivait parfois, encore qu'assez peu souvent, que des clients ou des clientes, sonnassent à la porte de bonne foi.

Si, devant la révélation, ils voulaient profiter de l'erreur — il paraît que c'est ce qui arrive le plus souvent — tout allait bien.

Si, au contraire, ils regimbaient, se drapant dans une austère vertu, alors, « madame » intervenait.

Jouant la directrice outragée et trompée par une employée, elle admonestait avec la dernière sévérité la « masseuse », feignant de la congédier immédiatement malgré ses pleurs.

Et alors une masseuse, péripatéticienne comme les autres, mais connaissant réellement le massage, entrait en scène et procédait à un très vertueux massage en règle.

Le client, dont la crédulité était déjà prouvée par son erreur, étranger ou provincial, quittait l'hospitalière demeure avec de forts doutes, mais qu'il ne pouvait exprimer.

D'autres enquêtes dans des maisons de massage ne m'ont pas appris beaucoup plus.

Ainsi que je l'ai dit, la plupart ne sont

que de banales maisons de rendez-vous qui sont dépourvues de raffinements lubriques.

Il en est une autre, cependant, proche de la place de l'Étoile, où la maîtresse de maison fait commencer les réjouissances qu'elle réserve à ses hôtes et hôtesse par un très bon souper, arrosé de vins généreux.

La tenue de soirée de rigueur est un grand décolleté... un décolleté tellement généreux qu'il doit laisser la poitrine entièrement nue.

D'autres fois, la tenue de rigueur est un demi-décolleté, mais un demi-décolleté très spécial, car il doit laisser un sein nu, alors que l'autre est chastement voilé.

Il paraît que chez certains couturiers, et non des moindres, on trouve ces robes toutes faites. Un coup de téléphone me l'a d'ailleurs confirmé.

Les hommes ne sont admis qu'avec un parrainage d'habités, et toujours en smoking ou habit. Étonnerons-nous beaucoup nos lecteurs en leur disant que l'on rencontre chez cette « bonne hôtesse » beaucoup de gros parlementaires, de financiers, d'industriels, etc., voire... des membres du Barreau et de la magistrature assise ?

Après le festin, il y a une petite représentation cinématographique aussi spéciale que le reste. On devine facilement ce que sont ses films projetés.

Puis la maîtresse de maison organise des concours de soins, de massages, de mollets, de pieds, les gagnantes recevant de ravissants petits objets d'art, de la parfumerie, des boîtes de savons, etc. Il n'y a pas d'autres spectacles, mais le luxueux et vaste appartement possède de multiples petites pièces, appelées « oasis », où, en fin de soirée, les couples peuvent s'isoler, et même achever la nuit, dans un confort luxueux qui ne laisse rien à désirer.

Maisons pour dames seules.

Leur publicité s'étale aussi dans la presse libertine.

Les hommes n'y sont pas admis... à tout le moins comme clients.

Les clientes — presque toujours des dames d'un âge assez avancé, qui ne veulent pas abdiquer, ou d'autres, impressionnées par une période critique, ou d'autres enfin de tout âge, mais disgraciées par la nature — les clientes, disons-nous, sont prises, aussitôt introduites et les formidables pécniaires remplies, de jeter un coup d'œil de choix par un des deux petits judas indiqués.

L'un permet d'apercevoir, dans un salon brillamment éclairé, des jeunes hommes, isolés les uns des autres, tous vêtus d'un somptueux pyjama de soie. Mais les pyjamas sont de couleur différente, ce qui permet à la cliente de spécifier sans risque d'erreur son choix.

Quelques instants après, le jeune homme au pyjama choisi vient rejoindre, dans une chambre discrète, la cliente.

Ici, la prostitution est mâle... elle n'est que plus ignoble encore.

L'autre judas permet de choisir par le même moyen de jeunes femmes dignes d'avoir vu le jour à Lesbos.

Nous faut-il ajouter, par scrupule d'enquêteur impartial et consciencieux, que parmi les différentes catégories de femmes familières de ces maisons si doublement spéciales, si nous osons dire, nous en avons tout à l'heure omis volontairement une, qu'il nous répugne plus particulièrement de dévoiler.

Mais, puisque nous avons décidé d'aller jusqu'au fond de la vérité, pour si triste qu'elle puisse être, signalons-la.

Oui, il n'y a pas, hélas ! que des femmes d'un certain âge ou dépourvues de charme et beauté qui fréquentent ces lieux de débauche.

MASSAGE
2^e ETAGE



La grande « mouise ».

DONC, poursuivit Gaston, la perte à Monte-Carlo de l'argent que j'avais si... élégamment soustrait à ma vieille Lyonnaise déclencha pour moi une série de catastrophes. Tout d'abord je dus, revenant à Toulouse, confier à ma régulière que la roulette avait anéanti notre fortune. Ah là là ! quelle tragédie !

— Comment ? Une femme vous ferait-elle peur ?

Gaston sourit, avec hauteur :
— Non, bien sûr ; mais je n'aime pas le bruit. Or, à peine avais-je fait allusion à notre ruine, que Berthe se mit à hurler : « Crapule ! salaud ! marchand de viande !



Il y avait, parmi les jeunes figurantes, plusieurs apprenties stars que leurs charmes enrichissaient plus que l'écran.

à cigarettes ; mes boutons de manchette y passèrent ; mes plus élégants costumes eurent leur tour. Je connus même la faim. Une fois, il m'arriva de la « sauter » pendant trois jours entiers...

« Enfin, un jour, dans un bar, je fis la connaissance d'une petite Bretonne, Zizi, une brunette au corps admirablement fait, mais à la tête aussi dure que le granit de son pays.

« Je m'imposai à elle avec assez de mal, car la vérité sur l'accident de Berthe s'était ébruitée et ne me constituait pas une référence auprès des femmes de « business ». Cependant je réussis à lui arracher pas mal d'argent, et quand ma régulière fut en passe de sortir de l'hôpital, loin de songer à « saquer » Zizi, je l'expédiai à Pau en lui promettant d'aller la retrouver chaque semaine :

« Tu gagneras beaucoup plus de « fric » à Pau, car la concurrence est moins grande. Je te prends en double et, quand ça cassera avec ma régulière actuelle, tu prendras sa succession.

« Comme elle me demandait pour quelle raison je ne la suivais pas, tout au moins pour l'installer là-bas, je lui affirmai dans un long baiser :

« Dès que je le pourrai, je te rejoindrai pour toujours, mais je ne peux pas laisser tomber ma régulière après lui avoir abîmé le crâne, de peur qu'elle ne me dénonce, et il faut que je reste encore quelque temps à Toulouse pour mes affaires.

« Ah ! l'admirable, la profonde crédulité des filles !... »

« Là-dessus, Berthe sortit de l'hôpital et la vie redevint assez belle. Si j'avais su, profitant des leçons du passé, me tenir tranquille à ce moment-là, peut-être, à force d'économie, aurais-je réussi à acheter, en demi-part d'abord, puis ensuite à part entière, une bonne maison dont le rapport m'aurait permis de vivre aujourd'hui retiré avec un confortable compte en banque et une jolie villa dans le Midi.

« Mais j'avais peur que Berthe ne « fit la malle » et, voyant que l'hôtelière, une jolie blonde de trente ans, me lançait des œillades enflammées, j'imaginai une belle affaire. Un après-midi, tandis que Berthe était au travail, je suivis dans sa chambre

qui, en échange de cette faveur, se chargea d'avertir Berthe de mon infidélité. A son tour ma régulière me fit des scènes, que j'apaisai régulièrement par des raclées. Ma vie était devenue infernale.

« Enfin, un soir, je crus remarquer, en rentrant, un sourire ironique sur les lèvres de l'hôtelière. Un soupçon me vint et, en quatre bonds, je grimpai l'escalier. Ma chambre était vide... Ma régulière, ma Berthe m'avait plaquée... »

— Vous en avez eu du chagrin ?
— Certainement. Vous croirez ce que vous voudrez, mais je l'aimais, moi, Berthe. On a un cœur tout de même dans la profession.

— Au moins l'hôtelière dut vous dédommager.

— Trop. Sa jalousie ne faisait qu'empirer. Elle me faisait suivre, m'obligeait à rendre compte de toutes mes sorties, me téléphonait à l'improviste dans les cafés où je faisais ma belotte. Dès que je la trompais avec une amie de passage, la garce ne manquait pas de l'apprendre. Et c'étaient des scènes, des crises de nerfs... qui se terminaient par des gifles.

« Mes voyages hebdomadaires l'intriguaient surtout. Elle ne croyait guère au cousin militaire dont je lui avais montré la photo bien entendu empruntée à un copain soldat. Elle me suppliait de l'emmener à Pau pour calmer ses inquiétudes... Drôle de calmant, me disais-je, en pensant à ce que donnerait un pareil voyage.

« Bref les choses s'aggravèrent. Au retour de l'un de mes voyages, mon hôtelière se jeta sur moi et me porta à la gorge un coup de couteau. J'en porte encore la marque aujourd'hui, à un centimètre de la carotide.

« Comprenant que cette vie-là ne pouvait durer, craignant de perdre Zizi, — ce dont je ne voulais à aucun prix, car elle était d'un trop bon rapport, — je décidai, à mon tour, de « faire la malle » à ma tigresse. Un matin, en douce, je bouclai ma valise, et en route pour Nice la Belle !

Comme but de voyage, c'était mal choisi. Grâce à la vigilance du chef de la Sûreté,

Nice est, pour les irréguliers de tout poil, une des villes les moins accueillantes. Il faut qu'un « barbeau » soit bien fort pour résister à la police nicoise. A tout propos on lui demande ses papiers, on l'interroge sur ses moyens d'existence, en général le « mac » n'a qu'une seule réponse : « Je vis du jeu, monsieur l'inspecteur ».

Mais ces déclarations sont facilement contrôlables et la plupart des intéressés ne tardent pas à se faire prendre.

Gaston, lui, avait inventé autre chose. Dès son arrivée à Nice, il se présenta dans quelques studios cinématographiques et se fit engager comme figurant. Ces quelques cachets devaient lui permettre de passer, aux yeux de la police, pour un honnête travailleur du film.

« En fait, nous explique-t-il ce soir, ce que je voyais de plus intéressant dans les studios, c'est que je pouvais y repérer des femmes susceptibles de faire, un jour, le « business » à mon profit. Il y avait, parmi les jeunes figurantes, plusieurs apprenties stars que leurs charmes enrichissaient plus que l'écran. Après quelques jours d'examen, je réussis à harponner une certaine Paulette, que je ne tardai pas à adjoindre comme doublure à Zizi, promue régulière par le jeu des circonstances.

« Dès les premiers jours, cette gamine ne m'inspira pas confiance et j'eus maintes fois l'idée de la laisser tomber.

« Mais, que voulez-vous ? un vrai « mac » a toujours une confiance naïve dans le dressage qu'il compte appliquer aux femmes et je pensais que Paulette ne résisterait pas à ce dressage.

« Sur ces entrefaites, trouvant Nice dangereuse malgré le cinéma, je partis pour Cannes. Quelle imprudence j'avais commise là ! A Cannes, la police est encore plus rigoureuse, s'il se peut, qu'à Nice.

« Trois jours après mon débarquement, je fus accosté dans la rue par deux inspecteurs et prié de me rendre en leur compagnie à la Sûreté, où je retrouvai, à ma grande surprise, ma doublure Paulette, que je croyais en train de « travailler » à l'autre bout de la ville.

« Et, instantanément, tout s'effondra.

« La « môme » se conduisit comme une salope qu'elle était. Elle m'accusa devant les policiers non seulement d'avoir exigé d'elle de l'argent sous la menace des coups, ce qui était vrai, mais encore de l'avoir obligée, pour la première fois, à se prostituer, ce qui était faux.

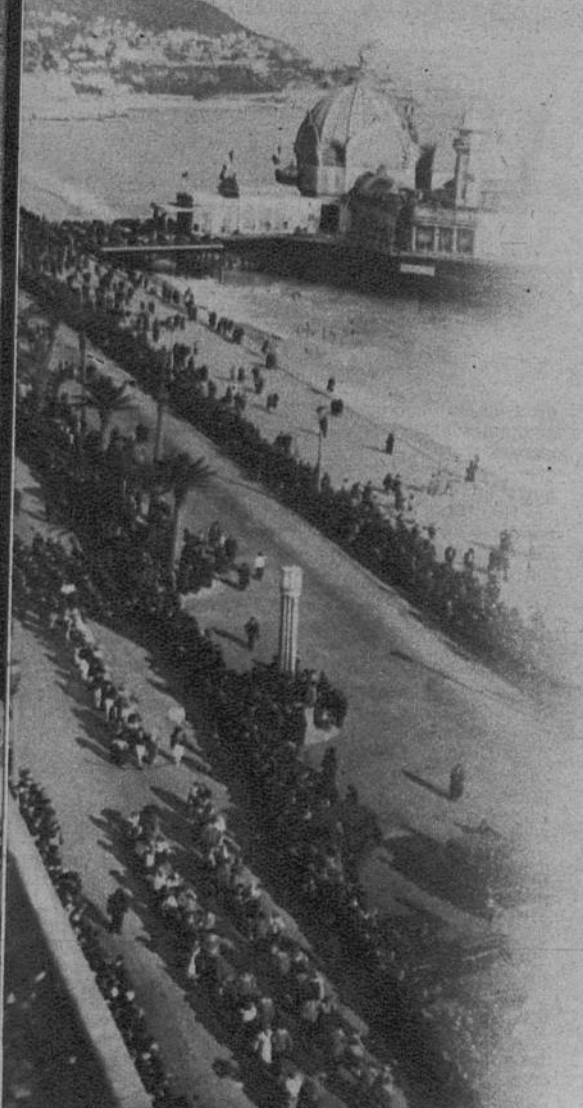
« Comme Paulette avait dix-huit ans à peine, je fus inculpé d'excitation de mineures à la débauche et de l'exercice du métier de souteneur.

« Il n'en fallut pas plus pour que, sans autre forme de procès, on m'expédiât à la prison de la ville, où, pendant de longues semaines, j'attendis la correctionnelle. La grande « mouise », commencée à Monaco, se poursuivait sur la Côte d'Azur.

« Je pourrais vivre cent ans que je n'oublierais jamais la prison de Nice. Du
(Suite page 14.)

HARRY GREY
et CHRISTIANE HUBERT.

Au-dessous : — Je voulais faire taire ma femme, elle redoubla...



Nice est, pour les irréguliers de tout poil, une des villes les moins accueillantes.

voleur ! » criait-elle. Sur le palier, des portes s'entr'ouvrirent. Je voulus faire taire ma femme ; elle redoubla. J'avoue que, pour éviter le scandale, je tentai de la prendre par la douceur :

« Voyons, ma petite Berthe, murmurai-je, écoute-moi du moins. J'ai eu tort, ça c'est vrai ; mais j'ai des excuses. Je n'ai pas joué pour jouer ; je voulais devenir plus riche, toujours plus riche, à cause de toi.

« A cause de moi, salaud ! Tu mens, tu ne m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimée.

« Mais que tu es folle ! Je vais te dire quels étaient mes projets. J'espérais rapporter au moins cinq cents sacs et nous aurions pris une maison. Tu te vois patronne, petite ?

« Voleur ! sale voleur ! se contenta de riposter la « petite ».

« Alors la colère m'empoigna. Ce mot, on le comprend, m'avait mis hors de moi ; il pouvait, en effet, éveiller des curiosités indiscrettes et, au moment où, la bouche tordue de fureur, Berthe allait vomir une injure nouvelle, je saisis sur la table une bouteille vide et lui en assénai un coup sur la tête.

« Elle s'effondra et se tut.

« Affolé, je me précipitai sur elle. Du sang coulait à travers ses cheveux.

« Berthe, balbutiais-je, Berthe, pardonne-moi.

« T'en fais pas, va. Je dirai que je suis tombée dans l'escalier.

« Une heure plus tard elle était à l'hôpital, et moi, n'ayant plus un sou, ayant perdu ma « gagnieuse », je me demandais ce que j'allais devenir en attendant que Berthe fût rétablie.

« Heureusement, coupa l'un de nous, on s'entraide dans le « milieu ».

« Encore une légende qu'il faut tuer, riposta Gaston. Dans le milieu plus que partout ailleurs peut-être on exécute les « tapeurs ». Aussi je vous assure que j'ai connu de bien mauvais jours. Il fallait vivre, et puis, tout de même, pour la récompenser de son silence, il fallait que Berthe eût quelques douceurs à « l'hosto ». ... Alors je vendis ma montre, puis mon étui

GASTON VRAI "MAC"

On apercevait, à travers les barreaux, un panorama magnifique.

la séduisante « tôle » et, quand j'en redescendis, j'avais une triplarde sur laquelle je fondais les meilleurs espoirs.

« Je devais rapidement déchanter. Ma nouvelle maîtresse était d'une jalousie féroce. Elle me supplia de renvoyer Berthe pour vivre avec elle seule ; je refusai net. Alors, pour se venger, elle se donna à un de mes amis,





Léa Papin. (R.)

LE MANS

(De notre envoyé spécial.)

Je ne sais de quelle manière commencer la narration d'un tel crime. La férocité y a atteint un degré jusque-là inconnu et il est infiniment difficile de réaliser que des êtres humains aient pu tuer avec une telle atrocité.

Cela s'est passé le jeudi 2 février, en fin d'après-midi, au Mans.

La rue Bruyère, quelque chose comme le type même de la calme rue provinciale, avec son étroit trottoir et sa chaussée légèrement défoncée, avec ses maisons régulières, basses, propres et ses fenêtres derrière lesquelles on guette les passants, la rue Bruyère commençait à s'endormir après une journée paisible, avec les premiers voiles du soir, lorsque toute

M. Goron, ancien chef de la Sûreté, est mort

M. GORON, qui fut de longues années chef de la Sûreté, vient de mourir. Ce fut un personnage très populaire, qui inspira bien souvent les romanciers en quête de « policiers types », et dont les méthodes d'investigation sont demeurées très en honneur.

M. Goron, parti de très bas, et qui se haussa à force de ténacité jusqu'aux emplois « supérieurs », fut mêlé aux affaires les plus sensationnelles du siècle dernier. Notamment, il arrêta les anarchistes Ravachol et Vaillant. Depuis sa retraite, il avait écrit de nombreux livres sur sa vie et ses souvenirs.

M. Goron quand il était chef de la Sûreté. (W. W.)



Les Arracheuses d'Yeux

une partie de la rue, tout le début, fut envahie par des plaintes légères... des râles... de sourds gémissements. Ces cris étouffés se perdaient un peu plus loin, le silence du reste de la rue était plus fort qu'eux.

Il était 5 heures ou 6 heures, il n'y avait personne pour entendre ces derniers appels à la vie. Une bonne, la domestique du commandant Blanchard, de sa cuisine, perçut bien pendant plus d'une demi-heure, arrivant jusqu'à elle atténués, de faibles gémissements.

— Quelqu'un qui n'a pas l'habitude, pensa-t-elle, quelqu'un qui va pour la première fois chez le masseur d'en face...

Et les gémissements cessèrent, personne dans la rue ne les avait entendus, parce que la rue Bruyère était restée déserte comme toutes les rues calmes de province. Deux filles, deux sœurs, venaient d'assassiner deux femmes, leurs patronnes. Le double crime de Christine et de Léa Papin n'est pas prêt d'être oublié. Il restera même, non seulement au Mans, mais dans les annales criminelles et judiciaires, comme l'un des meurtres les plus effrayants, les plus cruels qui jamais ait été commis.

Christine et Léa Papin, deux sœurs, deux folles de la persécution. Elles sont nées, voici une vingtaine d'années, quelque part à côté du Mans. Le père meurt, la mère ne les reconnaît pas, ce sont des enfants naturelles. Elles sont élevées à la sévère école d'un orphelinat, elles le quittent pour un patronnage et, jusqu'à l'âge où elles pourront travailler, vont d'œuvre de charité en œuvre de charité.

Des enfants douces, résignées? Non, la vie se présente à elles sous un jour de misère, elles sont déjà des aigries, des révoltées.

— Je tuerai la supérieure, dit un jour Christine à une amie de pension, à la première occasion.

A seize ans, toutes deux doivent songer à gagner leur pain. Elles se placent comme bonnes.

Deux mois chez un boucher, cinq mois chez un fonctionnaire, enfin, voici six ans, elles entraînent chez les Lancelin.

Avec l'âge, elles sont devenues deux fortes filles, solides, au front épais. Elles n'ont pas de connaissances, elles vivent toutes deux seules avec leur haine pour tout ce qui n'est pas elles. Si elles retrouvent un jour leur mère, c'est pour se fâcher définitivement avec elle. Des amoureux, elles n'en ont pas. Elles se montent la tête l'une l'autre, s'accusant de méfaits imaginaires et se prétendant victimes de la société. A la vérité, Christine et Léa souffrent de cette terrible névrose qu'on appelle la manie de la persécution.

Armées de tant de rancœur, émues par si peu de souvenirs, froides depuis toujours à l'attendrissement et à la pitié, les deux brutes aguerries contre tout sentiment avaient atteint à un tel degré d'inqualifiable indifférence à l'égard de ce qui était la vie, ses devoirs, ses joies et ses craintes, qu'elles n'eurent l'autre jour à faire appel à aucun courage nouveau, à aucune excitation satanique, à aucun débordement de colère spécial pour commettre leur odieux forfait. Elles tuèrent, et dans des conditions dont l'évocation seule suffit à épouvanter, simplement, très simplement, fortes qu'elles étaient de toute leur méchanceté accumulée.

Et maintenant, les voici chacune dans une cellule de la prison du Vert-Galant, au Mans. Elles ne mangent pas, elles ne dorment pas, elles restent des heures assises sur le bord de leurs lits. Ce n'est pas du remords, c'est la continuation de leur attitude de brutes.

Je les ai vues, l'autre jour, après un interrogatoire.

— Vous nous guillotinez! disait l'une.

Quels que soient les bons motifs que l'on puisse avoir contre la peine de mort, il faut avancer qu'elles mériteraient de l'être.

Deux furies apaisées ou plutôt assouvies, voilà ce que j'ai vu.

Deux faces grossières. Quelle est Christine? quelle est Léa? Elles se confondent dans la même horreur. Des lèvres épaisses, larges, et deux paires d'yeux calmes et entêtés comme ceux d'animaux lourds de leurs forces, enfoncés au profond d'arcades sourcillières basses, dures; des nez trop importants, un ovale mal équilibré, tout cela forme leurs deux têtes, qui sont plantées sur deux corps frustrés, sans grâce et sans contour... Et j'allais oublier leurs tignasses, ces mèches brunes de cheveux gras et défaits qui pendent le long des joues, le long des épaules... c'est le complément rivé à tant de bestialité pour en souligner fortement tous les traits.

Une nouvelle fois, elles viennent de faire le récit de l'affreuse tuerie, un nouvelle fois elles viennent d'étaler sans pudeur le cynisme de leur âme, et elles retournent

sereines à la prison, comme après le crime elles s'en sont allées paisiblement se coucher. Elles ont accompli sur la terre l'œuvre de destruction à laquelle elles étaient destinées.

Après le désarroi causé, après avoir vu passer, sans oser lui adresser la parole, M. Lancelin, affaissé sous la douleur, j'ai rencontré un homme qui était là, aux premiers interrogatoires faits par le commissaire de police.

— Je ne connaissais pas spécialement les Lancelin, dit-il pour commencer, mais tout le monde, au Mans, s'accordait pour les considérer comme formant l'une des familles les plus unies et les plus respectables de la ville. Lui, ancien avoué, avait une réputation irréprochable et continuait de fréquenter la haute société du Mans. Rien à dire sur sa femme et sa fille... et c'est beaucoup, vous savez ce qu'est une ville de province: derrière son paisible aspect, les racontars et les calomnies sont monnaie courante... Sur elles on ne colportait aucune méchanceté.

Mais j'en arrive au drame. Jeudi, les Lancelin devaient dîner chez leur beau-frère. M. Lancelin avait des courses à faire, il avait pris rendez-vous avec sa femme et sa fille, à 7 heures, chez le beau-frère: « Je ne repasserais pas à la maison, avait-il dit, c'est inutile, nous nous retrouverons là-bas... » Et à 7 heures il était chez son beau-frère. 7 heures et quart, 7 heures et demie... 8 heures... Inquiet plus qu'on ne peut l'imaginer, M. Lancelin: voyant l'heure avancer, décida d'aller au-devant de sa femme.

Il partit bientôt, accompagné de son beau-frère. L'étonnement des deux hommes ne fit que croître, lorsque arrivés devant le 8 de la rue Bruyère, ils constatèrent que personne ne répondait à leurs coups de sonnette.

— Que s'est-il passé, répétait fébrilement l'ancien avoué.

Tous deux allèrent quérir le commissaire, M. Dupuy. Nous fûmes plusieurs à être présents à l'instant fatidique où l'on put pénétrer dans la petite maison.

L'électricité ne marchait pas, par suite d'un court-circuit, et c'est à l'aide d'une lampe qui éclairait mal que nous découvrimus un spectacle qui tous nous figea de peur.

Du sang... du sang... et deux malheureux cadavres, voilà ce qu'il fut possible de voir tout d'abord... Après on remarqua les traces de lutte... les meubles renversés... le couteau... le marteau et le pichet qui servaient à tuer et à défigurer M^{me} Lancelin et sa fille.

Mon compagnon, longtemps, poursuivit son récit, ne me faisant grâce d'aucun détail. Mais les faits sont trop neufs, encore présents à toutes les mémoires, pour avoir besoin de les rappeler.

M^{me} Lancelin et sa fille avaient été sauvagement assassinées, toutes deux avaient la tête broyée tant on s'était acharné sur elles. Et l'on sait quelle fut l'indignation soulevée lorsqu'on trouva à terre quatre yeux qui avaient roulé... On avait arraché les yeux aux malheureuses! Cela suffit... Après cela, il n'y a plus rien à dire...

On devait retrouver Christine et Léa, couchées dans leur chambre.

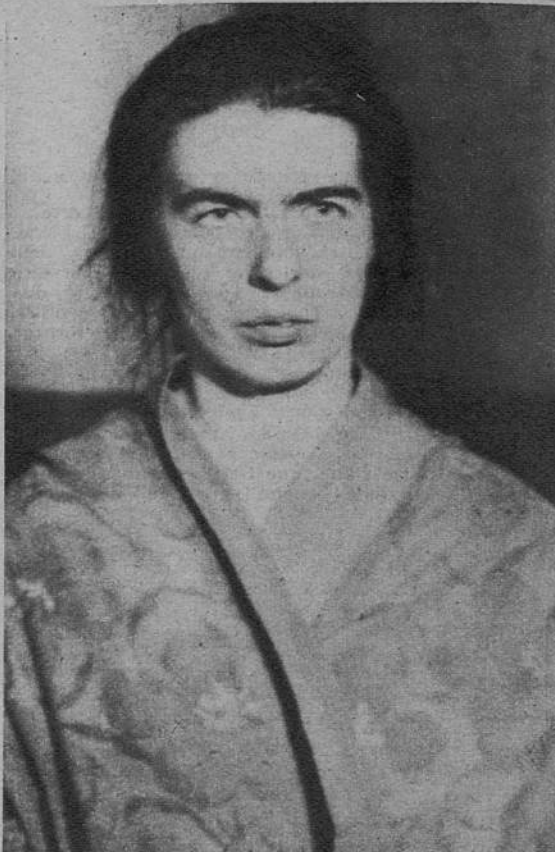
Oui, c'est nous, dirent-elles aussitôt sans la moindre difficulté.

Et tout en s'habillant elles adressèrent quelques grossièretés aux agents.

Toute la nuit qui suivit et depuis, au juge d'instruction, elles firent le récit du drame, elles le racontèrent avec tout le cynisme que l'on imagine...

Madame et Mademoiselle nous réprimandaient trop souvent... Elles étaient dures et injustes, ainsi commença Christine, et l'autre jour nous descendions de notre chambre en nous éclairant d'une bougie, car la fusion d'un plomb de la canalisation électrique avait plongé la maison dans l'obscurité. Nous avions pris soin de placer le bougeoir sur une assiette pour éviter que des gouttes de bougie fondue ne tombent sur le parquet. A ce moment il était 18 heures environ, Madame et Mademoiselle arrivèrent. Elles nous firent de vifs reproches au sujet de la panne d'électricité, nous accusant de négligence, d'imprudence et de méchanceté. Comme M^{me} Lancelin, menaçante, faisait mine de s'avancer vers moi, je suis entrée soudainement en fureur. Je lui ai donné un coup de poing qui la renversa. Me précipitant sur elle, je lui labourai le visage à coups d'ongles et je lui arrachai les deux yeux. Presque en même temps, Léa avait frappé M^{me} Geneviève et lui avait arraché les yeux, elle aussi.

Nous avons laissé nos patronnes étendues sur le palier du premier étage, pour aller à la cuisine chercher un marteau et



Christine Papin. (R.)

un couteau. Revenues près des patronnes évanouies et geignant, ma sœur et moi, armées à tour de rôle du couteau et du marteau, nous avons frappé chacune notre adversaire.

Bientôt Madame et Mademoiselle ne bougèrent plus. Cependant, elles respiraient toujours. Alors nous avons gagné notre chambre, où nous avons quitté nos vêtements tachés d'éclaboussures de sang.

Ces aveux, plusieurs fois renouvelés, ont été agrémentés de phrases telles que celles-ci:

— Je ne regrette rien, ce serait à refaire, je recommencerais.

D'autres fois, plus cyniques, Léa et Christine avouent:

— On s'est acharnées sur elles avec le couteau... Nous avons retourné leurs jupes, nous avons déchiré leur linge et on a frappé aux cuisses au bas ventre... on a frappé tant qu'on a pu!

Et depuis, l'autopsie des deux corps martyrs a été pratiquée. Le médecin-légitime, dans son rapport, signalait que: M^{me} Geneviève Lancelin avait reçu plus de trente coups de couteau aux cuisses... Quant aux nombreux coups de marteau que reçut M^{me} Lancelin à la tête, il a été impossible de le déterminer, le crâne ayant été trop broyé.

D'autre part, le médecin précisait que les quatre yeux avaient bien été arrachés avec les doigts...

BERNARD LAUZAC.

SI LES FEMMES S'EN MÉLENT

QUELLE erreur de croire qu'il est difficile de remplacer un bourreau et que rares sont ceux désirant embrasser cette sinistre profession?

Antony Kozarek, le bourreau hongrois, étant mort, cent cinq candidats se présentèrent aussitôt pour briguer sa succession.

Parmi ces postulants se trouvaient... trois postulantes. L'une de celles-ci accompagnait sa candidature des quelques lignes suivantes:

« La vie ne m'a rien donné de ce que j'attendais. J'ai aimé des hommes qui m'ont trahie. D'autres m'ont aimée, que je n'ai jamais point et qui, pour m'avoir, m'ont rendue malheureuse. En exécutant des criminels, j'aurai l'impression de me venger de tous les hommes.

« Je jure d'accomplir ma besogne avec propreté, promptitude et bon cœur. »

Malgré ses bonnes dispositions, cette candidate fut évincée.

Elle ne se tint pas pour battue et, désireuse d'exercer sa vengeance contre les hommes, quelques jours avant l'exécution de Gorguloff, elle écrivit au président Lebrun une longue lettre, lui proposant d'exécuter elle-même l'assassin du président Doumer, afin de déguster à tout jamais un assassin, de quelque nationalité qu'il soit, de « l'assassiner ».

Sa requête eut le même sort que celle adressée au gouvernement hongrois.

Quelle mentalité, quelle inconscience! Cette femme nous semble avoir sa place tout indiquée dans un asile d'aliénés.

Mais, au fait, pourquoi notre exécuteur des hautes œuvres, M. Deibler, n'intenterait-il pas un procès à cette ennemie des hommes? Un procès pour tentative de concurrence déloyale...

JEAN CEY.

Le cadavre sur le rail

BERRE

(De notre envoyé spécial.)

A HUIT HEURES, ce jour-là, le droguiste Monnot, pourtant si matinal habituellement, n'avait pas encore ouvert les volets de son magasin de l'avenue de Marseille.

— Bizarre ! fit remarquer son voisin et beau-frère, M. Rolland, pâtissier, qui occupait la boutique contiguë.

Une demi-heure plus tard, justement inquiet du silence de M. Edmond Monnot, le pâtissier alla par le couloir à l'appartement de son beau-frère. Il sonna, frappa, appela, sans obtenir la moindre réponse.

— Il lui est certainement arrivé quelque chose, conclut-il.

Et il alla quérir un serrurier.

La porte ouverte, M. et M^{me} Rolland, accompagnés de voisins, pénétrèrent chez le droguiste. Ce fut de la stupeur : un désordre indescriptible régnait dans toutes les pièces ; les meubles avaient été fracturés, leur contenu dispersé sur le sol ; dans la cuisine, une vitre était brisée et des traces d'effraction apparaissaient sur un volet. Assurément l'appartement avait été cambriolé.

On en eut la preuve en découvrant dans un coin un sac de toile contenant divers objets en argent : des couverts, des coupes et quelques bijoux. En somme, tout ce qui avait une certaine valeur. Sans doute les malfaiteurs, dérangés dans leur besogne, avaient-ils dû s'enfuir en oubliant leur butin.

— Mais qu'est devenu M. Monnot ? demanda soudain un voisin.

Tout le monde sursauta. Personne en effet n'avait encore songé à poser cette question, et cependant, c'était incontestable, M. Edmond Monnot avait disparu !

C'est alors que l'inquiétude céda la place à l'épouvante : les fenêtres grandes ouvertes, on aperçut sur les dalles de la cuisine de larges flaques de sang. Et M. Rolland découvrit des taches de même nature sur les draps du divan-lit.

On chercha partout, dans le magasin, le laboratoire, la remise, la cave, le grenier ; on fouilla les environs. Ce fut en vain : le droguiste resta introuvable. Pourtant, la veille au soir, sa femme s'étant rendue à Marseille auprès d'une parente malade, il avait dîné chez M. et M^{me} Rolland puis, leur ayant souhaité bonne nuit, était rentré tranquillement chez lui. Il était alors 23 h. 30. Que s'était-il passé depuis ?

— Pourvu, gémit une femme, que les voleurs ne l'aient pas assassiné !

C'est en 1931 que M. Edmond Monnot, âgé de cinquante-huit ans, et sa femme étaient venus installer une droguerie à Berre, avenue de Marseille. Le frère de M^{me} Monnot, M. Rolland, avait, lui, monté une pâtisserie dans ce même immeuble élevé d'un étage. Ils n'avaient pas tardé à s'attirer la sympathie des habitants du pays et leurs affaires étaient prospères.

Un très léger nuage avait cependant, il y a quelques mois, assombri l'existence du droguiste : des cambrioleurs s'étaient introduits chez lui par effraction, un soir que son épouse et lui s'étaient absentés, et ils avaient emporté une certaine somme d'argent et des marchandises. Cela n'avait d'ailleurs rien d'extraordinaire, car de nombreux méfaits de ce genre avaient été commis à Berre et dans la région.

Mais M. Monnot, impressionné par le vol dont il avait été victime, s'était entouré de prudentes précautions. Il avait acheté un verrou de sûreté, puis s'était décidé à coucher sur un divan-lit, dans le salon ; cette pièce était, en effet, située au rez-de-chaussée, ainsi que la salle à manger et la cuisine, ce qui lui permettait de surveiller plus facilement et le magasin et les chambres du premier étage.

C'est vraisemblablement alors qu'il venait de rentrer que les malfaiteurs l'avaient surpris. Ayant vu partir M^{me} Monnot, ils s'étaient imaginés que la demeure était vide ; dans le courant de la nuit, ils avaient fracturé le volet de la cuisine donnant sur la rue, à l'aide d'un vilebrequin et d'une pince-monseigneur, avaient brisé un carreau, ouvert la fenêtre et pénétré dans l'appartement. Sans doute à ce moment M. Monnot était-il venu à la cuisine.

Le reste se devinait : une lutte sauvage au cours de laquelle le malheureux droguiste était tué. Le cambriolage suivait. Un bruit insolite effrayait les bandits qui portaient sans emporter le produit de leur vol.

Mais qu'était devenu le cadavre ?

L'ouvrier, un colosse, tendit le doigt vers les traces brunâtres que l'on voyait encore à côté du rail et que la pluie n'avait pas complètement fait disparaître.



Sur la voie ferrée, à trois cents mètres de la gare, le cadavre mutilé de M. Monnot. (W. W.)

— C'est là, me dit-il.

Et il commença son récit :

— On commence de bonne heure, vous comprenez ? Alors, avant-hier, avec plusieurs camarades, nous étions en train de travailler à cinquante mètres d'ici lorsque j'aperçus sur une traverse des lambeaux de chair. Je suivis les traces sanglantes et ne tardai pas à distinguer une masse informe étendue sur la voie. Je me mis à courir, arrivai là où nous sommes et me trouvai en présence d'un horrible spectacle : le corps d'un homme, un demi-corps plutôt, car les membres inférieurs manquaient. Nous devions les retrouver un peu plus loin, cinq minutes plus tard.

Mon guide se passa la main sur le front, comme pour chasser cette vision d'épouvante, puis il continua :

— C'est égal ! On a beau être un dur-à-cuir et avoir fait trente mois de front, il y a des moments où on aimerait mieux pas être là. Ce que j'ai vu avant-hier m'a coupé l'appétit pour toute la journée.

— Vous avez averti vous-même la gendarmerie ?

— Le chef de gare de Berre pour commencer, puisque ce n'est pas loin. Ensuite les gendarmes. Je ne savais pas encore que c'était le corps du droguiste que l'on recherchait.

C'était en effet le cadavre mutilé de M. Monnot qui avait été découvert sur la voie ferrée, à trois cents mètres de la gare de Berre.

Les lamentables restes portaient encore des morceaux de chemise, de caleçon et d'un gros manteau de drap. Le D^r Woltz, médecin-légiste, fit d'intéressantes constatations : le visage de la victime était intact et la tête ne portait aucune trace de blessure. Le sang qui maculait le salon et la cuisine du droguiste ne provenait donc pas, comme on l'avait supposé, d'un coup

porté sur cette partie du corps à l'aide d'un instrument contondant.

Autour du cou de M. Monnot, une solide corde de chanvre était nouée, mais n'avait pas causé la mort.

Le dernier épisode du film tragique était facile à reconstituer :

Leur crime accompli, l'appartement mis à sac, les bandits décidèrent de faire croire à un suicide. Ils chargèrent dans l'auto avec laquelle ils sont venus le cadavre de leur victime ; à ce moment, pour une cause inconnue, ils s'affolèrent et prennent la fuite, sans emporter ce qu'ils ont mis de côté, et surtout sans prendre le temps de faire disparaître le sang révélateur. Ils n'ont plus alors qu'une pensée : faire disparaître le corps. A trois kilomètres de la demeure tragique ils s'arrêtent, sur le pont de la montée des Pins, à l'intersection des routes de Berre et de Salon. De là, on surplombe la voie Marseille-Avignon. Les assassins descendent la dépouille de M. Monnot sur la route, passent une corde autour de son cou et le traînent le long du talus qui descend vers les rails. Ils le placent en travers et se sauvent. Dans un quart d'heure le rapide va passer...

C'est sur ces bases que le commissaire Tomasi, l'habile policier de la IX^e brigade mobile, commença ses recherches, aidé par l'inspecteur-chef Chauvin. Enquête difficile, en vérité. Pas de traces, à part quelques empreintes digitales relevées dans la cuisine sanglante, pas d'indications, pas de pistes. On opéra quelques visites domiciliaires, on rechercha un homme barbu et une auto sombre.

On arrêta enfin, sur la dénonciation, d'une habitante de Berre, un trimardeur, Gaston Deruette, originaire de Pont-à-Mousson. Ce jeune homme avait été vu sur la route de Salon, à une courte distance de l'endroit où gisait le cadavre. En outre,

quelques instants avant la fermeture de la droguerie, le soir du crime, il était entré chez M. Monnot pour lui proposer des crayons. Mais, à part cela, il n'y avait rien contre lui. Ce n'était pas assez ; on le relâcha.

L'arrivée à Berre de M. Martin, commissaire divisionnaire de la IX^e brigade mobile, accompagné du commissaire Sebellie et de l'inspecteur Corrazzi et les méticuleuses investigations auxquelles ils se livrèrent ne permirent aucune découverte permettant d'identifier les coupables. Interrogatoires et perquisitions se succédèrent, sans résultat probant.

Les assassins du droguiste demeuraient introuvables.

C'est dans un petit café mal famé que je rencontrai cet extraordinaire personnage. Un minuscule bonhomme, ratatiné, au visage terriblement ridé et qui passait constamment sa main dans sa courte barbe blanche. Il portait des vêtements élimés mais était d'une propreté parfaite. Devant lui deux piles imposantes, l'une de soucoupes, l'autre de journaux.

— Pourquoi liâmes-nous conversation ? Je n'en sais rien. Mais, comme la logique le voulait, nous nous mîmes à parler de l'énigme de l'avenue de Marseille, qui faisait bien entendu les frais de toutes les discussions.

Immédiatement le petit homme m'étonna ; il connaissait tout de ce crime, jusqu'aux plus infimes détails. Il me fit songer à l'amateur de mystères de J.-J. Renaud en me donnant des précisions qui jusqu'alors ne m'avaient pas frappé.

— A votre avis, qui a tué ? demandai-je timidement.

Il me foudroya du regard, commanda deux demis, avala la moitié du sien et, à voix basse, me confia :

— Ce n'est pas un crime !

Je sursautai et protestai énergiquement :

— Que dites-vous ? Pas un crime ? Mais voyons, tout est là qui l'affirme, qui le crie !

M'arrêtant d'un geste, mon mystérieux interlocuteur continua :

— Justement, le crime est trop évident. C'est ce qui m'a fait chercher autre chose. Ecoutez-moi bien et réfléchissez :

« Admettons un moment la version de l'assassinat. Pourquoi les bandits, qui n'emportent même pas leur butin, se chargent-ils du cadavre ? Pour faire croire à un suicide, dites-vous. Mais alors pourquoi ne lavent-ils pas les dalles de la cuisine et n'emportent-ils pas les draps ensanglantés ? Pourquoi vont-ils vers la voie ferrée, sur une route très fréquentée où ils risquent d'être remarqués.

« Ils devaient en outre savoir que leur forfait ne serait pas découvert le lendemain avant huit heures du matin, ce qui leur donnait le temps de prendre le large ; au contraire, en plaçant le cadavre sur les rails, ils risquaient que le chauffeur d'un train venant sur la voie parallèle l'aperçût et donnât l'alarme. Cette suite de stupides imprudences ne vous a pas surpris, de la part de gens partant sans laisser aucune trace ?

J'acquiesçai, fort troublé, je l'avoue. Il acheva son verre.

— Il y a bien d'autres choses, poursuivit-il. Aucune trace de pneus n'a été retrouvée aux abords de la maison. Où était donc la camionnette des assassins ? Mais, encore mieux : le trou pratiqué dans le volet à l'aide d'un vilebrequin semble avoir été fait de l'intérieur. De la rue, j'ai vu distinctement les éclats de bois pointant vers l'extérieur.

« Les chiens de la maison voisine sont restés silencieux. M. Monnot était doué d'une force herculéenne ; la lutte aurait donc duré longtemps et il aurait eu le temps de crier. Or, M. Rolland lui-même n'a rien entendu. Conclusions : personne n'est venu cette nuit dans la maison dite « du crime ».

— Mais alors ?

— Vous n'avez pas compris ? M. Monnot s'est suicidé ; ou plus exactement il a tenté d'abord de se suicider, sans doute en s'ouvrant les veines d'un avant-bras. Ensuite il a décidé, voyant qu'il ne parvenait pas à ses fins, d'aller se jeter sous un train. Auparavant il a imaginé la mise en scène que vous savez. Il lisait beaucoup, paraît-il, de romans policiers...

Cette fois je faillis suffoquer :

— Ce n'est pas une explication ! Quand on veut mourir, on ne se livre pas à toutes ces fantaisies macabres.

Le vieillard vida d'un trait le demi qu'il venait de commander, régla les consommations, mit son chapeau sur la tête et, m'ayant serré la main, ajouta, narquois :

— Si, on fait tout cela lorsqu'on est fou.

Il était depuis longtemps dans la rue que je me demandais encore si ce n'était pas lui qui aurait dû être enfermé.

GÉO GUASCO.

AL CAPONE PREND L'AIR

NUL n'ignore que l'ancien « czar des bas-fonds de Chicago », le fameux Al Capone, a été condamné à onze ans de prison pour... fraude envers le fisc. Dans les milieux de la police yankee, on sait aussi que cette condamnation fut acceptée par le gangster comme une délivrance, tant il savait qu'un jour ou l'autre, ses adversaires « auraient sa peau ».

Malgré tout, Al Capone ne s'amuse guère en prison, surtout à Atlanta, où le régime est particulièrement sévère ; et se jugeant oublié de ceux-là mêmes qui ont juré sa perte, il s'est fait entendre au tribunal local, réclamant sa mise en liberté provisoire pour raisons de santé. Le fameux « bootlegger » s'engage même à verser plusieurs millions en échange d'une remise totale de peine.

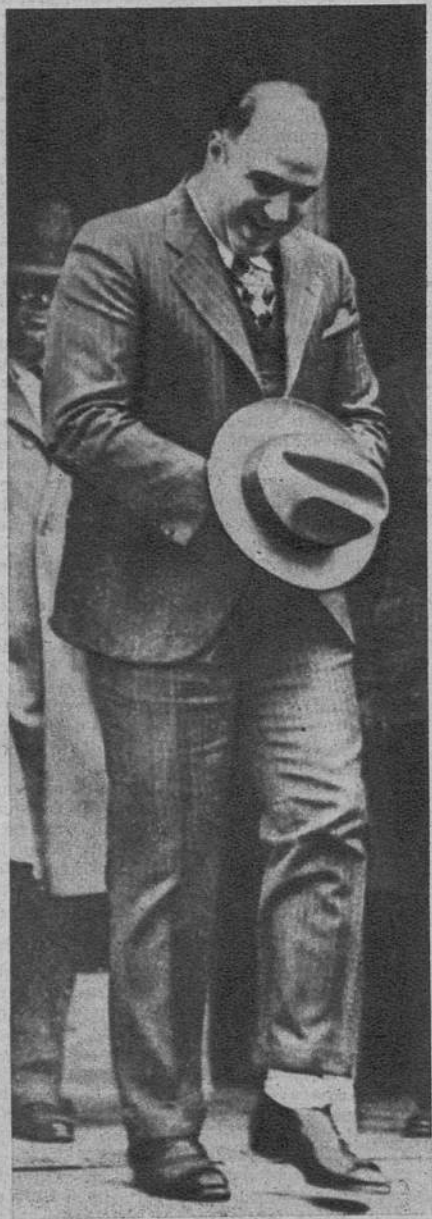
Le tribunal d'Atlanta n'a pas accédé à ce désir ; mais, en raison de la bonne conduite du « balafre » et du bien-fondé de ses doléances, il a décidé d'envoyer Al Capone dans une autre prison plus « souriante ».

Voici un an que le trop fameux chef de bande est sous les verrous ; bien que la nostalgie de son jardin d'hiver californien l'assiège quelque peu, il en a encore pour quelque temps à compter « les araignées de sa cellule », suivant une expression chère aux « clients » de Sing-Sing. Mais nous croyons pouvoir dire, sans crainte de nous tromper, qu'Al Capone connaîtra les joies de la liberté avant la fin des dix ans d'expiation qui lui restent, surtout s'il persévère dans sa bonne volonté de prisonnier inoffensif. Les autorités yankees, en effet, le considèrent moins comme un bandit que comme un « businessman » sans scrupules : de fait, Al Capone lui-même n'a jamais tué personne et s'est tenu soigneusement à l'écart des fusillades où ses gardes du corps combattaient pour lui. La fin de la prohibition verra sans doute son élargissement. En attendant, il écrit ses mémoires.

Notre cliché montre le gangster alors qu'il sort du tribunal d'Atlanta, où il vient de plaider sa cause. Il n'a pas gagné la liberté ; mais on devine, à son large sourire, que le simple fait d'être changé de prison constitue pour lui, déjà, une victoire.

Si Al Capone, enfin, porte son chapeau devant ses mains, c'est pour cacher les menottes qui enserrèrent ses poignets. Le gangster a la pudeur de sa situation présente de « convict ».

J. S.



**Abonnez-vous à
"Police-Magazine"
vous aurez droit à une
superbe Prime gratuite**

14

Histoires et Confidences de Prisonniers

(Suite de la page 5.)

« Grand-Père » est mendiant. C'est son état et sa nature. Il a quatorze condamnations pour mendicité et vagabondage.

Le plus ardent à boire un coup, c'est Charles. Charles sort de Fresnes. Il a une trentaine d'années et une flemme intense. Il ne cesse pas de geindre de fatigue. Devant le bar, il attire un tabouret de paille sous lui, pour boire plus à l'aise. Charles a une profession qui ne lui convient pas du tout. Il est garçon de café. Comme il aime rester assis et préfère boire les verres que les servir, il ne fait que des extras. Un soir de 14 juillet, il est parti avec la monnaie. Il a eu six mois et le sursis. Seulement, à sa prochaine place, il a emporté deux bouteilles d'apéritifs qu'il a vendues. Trois mois de prison. Et les six mois de l'autre fois. Neuf mois.

Je lui demande s'il a de la famille. Il me parle assez vaguement de sa femme et d'un petit. Il n'a pas l'air d'en être bien sûr. Ils ont déménagé. Il ne les a pas retrouvés en sortant de prison.

Il ne les cherche pas. Il cherche encore bien moins un emploi dans la limonade. Pour le moment, il enfle des ficelles dans des étiquettes au patronage. Il est assis à côté du poêle. Il ne demanderait rien de plus s'il n'avait pas si soif.

« Sacristain » n'a jamais fréquenté l'église. Mais il est très doux, très poli, très obséquieux. Il a l'œil oblique. La démarche aussi. Je comprends son surnom, son « blaze », comme ils disent. On jurerait qu'il joue un rôle de mauvais sacristain pour mélodrame. Il est encore et a été « bon » pour trois « sapements ». Au prochain, ce sera la « relégue ». Alors, il se méfie. Il se méfie de lui, surtout. C'est un tout petit escroc, que des coquinerie misérables, pour quelques sous, conduirait au bout du monde, vers la Guyane. Aventure disproportionnée à ses maigres rapines.

Gégène est un bon vivant. Une exception dans ce milieu. Il porte une confortable veste de cuir doublée... Dès qu'on lui a payé un verre, il remue des gros sous au fond de sa poche pour « remettre ça ». Sa grosse face rouge est réjouie.

Gégène a voulu tuer sa femme et l'amant de sa femme. Il n'est parvenu qu'à les blesser à coups de revolver. Trois mois. Mais il a perdu sa place de serrurier. Et c'est la crise. Au patronage, il n'y a jamais eu un ouvrier aussi alerte, aussi complaisant. Je suis toujours ébahi quand, entre deux sourires, ce bon type m'explique : — J'étais désespéré. Cette femme-là, je l'avais dans la peau...

Et, avec une bonne rigolade, il veut payer une autre tournée.

« La Redingue » est un vieux à moustaches tombantes, qui ne parle jamais. Je sais qu'il a été autrefois propriétaire et riche. Sa fille a épousé un architecte. Son fils est courtier en antiquités. Ses enfants ont abandonné après une suite navrante

de scandales de mœurs où il a tout laissé, l'honneur et l'argent. Il s'échappe du patronage pour courir après les petites filles au long du faubourg, dès la nuit tombée.

Deux femmes se sont présentées à un patronage d'hommes. On n'a pas pu les prendre. Gégène me les a amenées. Elles sortent de la Roquette.

Impossible de trouver deux créatures plus différentes, plus opposées de toutes manières.

L'une est courte, boulotte, violemment maquillée. Elle porte des bottes à la russe dont le talon sonne avec assurance sur le trottoir. L'autre est une longue femme blême, timide, à l'air distingué et d'une mise effroyablement pauvre.

Elles ont cherché ensemble un refuge. Elles sont restées trois jours dans un ouvrier dont elles me font une effarante narration. Je ne puis citer cet établissement, où, affirment-elles, on travaille sans salaire, douze heures durant, à des besognes de lingerie, pour avoir droit, par jour, à deux soupers sans viande.

— Alors, vous comprenez, on « les a mis ».

Je soupçonne la grosse, qui m'explique la chose, d'avoir emmené la grande dans sa fuite. Mais je ne suis pas sûr qu'elles mentent.

— Et alors, voilà, fait la fille fardée, nous sommes des « paumées ».

La grosse est une prostituée, condamnée pour entourage. Elle est interdite de séjour. Le « métier » lui devient impossible. La grande a été arrêtée pour vol dans un magasin. Elle avait refusé de livrer son nom, à cause de sa famille. Elle ne l'a révélé qu'à l'audience. Libérée, elle n'ose pas retourner chez les siens. Elle jure d'une voix fluette et très « comme il faut », qu'elle n'osera jamais. Elle se tourne vers son affreuse compagne maquillée, son seul appui, toute sa famille, maintenant...

Elles se sont connues à la Roquette. Je m'en étonne. Je sais que le régime y est cellulaire.

— Ça se peut, dit la grosse, de sa voix rauque. Mais dans les cellules, on ne peut pas y rester. Elles ne sont pas chauffées. La « flotte » y gèle dans les brocs. Il y a des femmes qu'on a retrouvées « clamées » le matin. Alors on nous met ensemble à l'atelier. Nous « faisons machine » toutes les deux.

Je me suis renseigné. Ces détails sont exacts. Par ces froids rigoureux, les prévenues couchent, la nuit, dans des cellules sans chauffage, gelées, glacées. Le jour, elles travaillent à la machine, en commun, dans la plus atroce promiscuité.

Alors la prostituée entraîne la pauvre fille vers le trottoir.

Des patronages pour sauver les condamnés, après la prison, c'est fort bien. Mais si l'on commençait par ne pas les perdre en prison ?

(A suivre.)

M. C.

GASTON, VRAI "MAC"

(Suite de la page 11.)

quartier B où je me trouvais, on apercevait à travers les barreaux le versant de Cimiez, et la vue de ce panorama magnifique me remplissait, moi, pauvre prisonnier, d'une affreuse mélancolie. Je me souviens notamment d'un après-midi où je pus, derrière les barreaux de ma cage, contempler les ébats de deux amoureux allongés sur un lit d'herbe. J'en avais tout le corps parcouru de frissons...

« Le tribunal correctionnel me condamna à deux ans de prison !

« Deux ans retranchés de la belle vie... et pourquoi ? Pour une petite grue que j'aurais dû laisser tomber dès la première nuit ! Non, je ne voulais pas accepter cela. Je fis appel.

« Hélas ! la cour d'Aix-en-Provence ne se montra pas plus tendre à mon égard. Elle confirma simplement et purement la dure condamnation du tribunal de première instance.

« Mes déboires n'étaient pourtant pas terminés. Trois jours après, tandis que je travaillais, à l'atelier de la prison, au montage des lits de fer, on m'apporta une lettre de Pau : Zizi m'annonçait qu'elle m'abandonnait.

« Cette fois, c'était la fin de tout. J'avais perdu tout mon argent, toutes mes femmes, et j'étais, en outre, en prison pour deux ans. Décidément, le métier présentait trop de risques, il fallait trouver autre chose, un travail moins dangereux et plus productif. Or, dans ma « partie », il n'y a qu'une branche qui rapporte vraiment, et une grosse somme d'un seul coup. Vous avez deviné laquelle ?

— Ma foi, pas encore...

— La *Traite*. Le chemin de Buenos-Ayres, comme disent les gens qui se prétendent bien informés, ignorent que tous les chemins mènent aux maisons de plaisir de l'Amérique du Sud.

« Oui, mon séjour en « tôle » avait eu ce résultat : j'étais fermement décidé à m'enrôler, dès ma sortie, dans la troupe des *Marchands de viande*.

« Déjà, je me voyais expédiant au delà des mers les cargaisons de chair blanche dont le profit devait me permettre de devenir un « gros », avec pignon sur rue et huit-cylindres.

« S'il en est encore qui s'imaginent que la prison peut inspirer le repentir, eh bien ! ils se trompent.

« Pour mon compte, c'est à l'ombre des barreaux de fer que j'ai mijoté ma première affaire de traite, et c'est avec les quelque 600 francs de péculé touchés à la sortie que je pus tenir le coup en attendant la réussite.

« A mon départ de Calvi, je n'étais qu'un simple « mac » et je n'avais jamais eu plus de quatre femmes à la fois. Quand je quittai la prison de Nice, ce fut par dizaines, par centaines que je révai de vendre les femmes et de les envoyer comme des moutons — c'était bien le cas de le dire — vers le dur, mais fructueux travail de « l'abatage ».

(A suivre.)

H. G. et C. H.

TRIBUNAUX COMIQUES

Crédit.

C'est une histoire de crédit, un drame né de la crise.

Certain petit épicier parisien — qui n'était pas de Montrouge — avait consenti à bon nombre de clients un crédit malheureusement illimité.

Les clients payaient plus ou moins mal, mais l'un d'eux abusait vraiment de la patience de l'épicier.

Il ne lui devait pas moins de huit mille francs.

Mais laissons l'épicier raconter le drame : — Comme ce monsieur ne faisait aucun effort, je dis comme ça à M^{me} Broc, sa femme, que j'allais y tirer les oreilles.

Le client, qui ici joue le rôle de plaignant, bondit sur cet aveu par l'organe de son avocat.

— Vous voyez, la préméditation est avouée.

— Rien du tout n'est avoué, riposte l'épicier. Quand on dit : « Je vais lui tirer les oreilles », ça signifie qu'on va secouer les puces du type ou lui botter le derrière. Moi, j'y ai tiré un coup de revolver... chargé à blanc. Où ce qu'elle est la préméditation ?

— Dans le fait que vous aviez un revolver sur vous.

— J'ai toujours mon « rigolo » sur moi, vu que les Halles c'est souvent mal fréquenté au petit matin et que je n'aime pas qu'on m'embête. Et puis mon *browning* il a toujours une première balle à blanc. C'est la balle à blanc que j'ai tirée sur ce monsieur pour y faire peur. J'en ai pas tiré une deuxième.

— Mais, intervient le président, votre revolver s'était enrayé.

— Ça, c'est des affaires à lui. J'ai pas tiré de deuxième balle, voilà ce qu'il faut voir.

— Ce qu'on vous reproche surtout, précise le président, c'est d'avoir fait beaucoup de bruit, d'avoir en tirant un coup de revolver, effrayé la femme de votre client. Et cette personne était dans une situation intéressante.

— Non, on ne va pas encore me mettre ça sur le dos !

Cette protestation provoque dans l'assistance une juste hilarité qui ne se calme que sous menace d'expulsion du public... trop « public de cinéma » s'il faut en croire le président.

Mais le petit épicier ne s'est pas contenté de tirer un coup de revolver. Il a été pris d'une rage folle, brisant des glaces, lançant des meubles à la tête du client et blessant même assez grièvement le concierge de l'immeuble intervenu aux cris de son locataire.

L'épicier se justifie ainsi :

— Je me payais sur la bête !

— Il était saoul comme trois Polonais, explique le concierge.

Riposte imprévue de l'épicier :

— J'ai connu des Polonais qui n'étaient jamais bus.

D'ailleurs, le débiteur en délire reconnaît avoir pris quelques verres pour tenir le coup.

— J'suis pas batailleur, ajoute-t-il. C'est ma femme qui me poussait : « Vas-y... Rentre-z'y dedans ! » qu'elle me disait tous les matins. Et sa sœur aussi m'asticotait, me disant que je n'étais pas un homme. Voyons, monsieur le Président, si qu'on vous dirait que vous n'êtes pas un homme, vous voudriez prouver le contraire, pas vrai ?

Le magistrat a un bon sourire. L'épicier est condamné à une amende raisonnable et à quelques jours de prison avec sursis.

Et il quitte la salle d'audience en gémissant :

— Si encore on prendrait l'amende sur l'argent que me doit ce cochon-là !

Après tout, la réflexion est assez juste et déclenche l'estime du public pour l petit épicier.

Mais l'estime n'est encore que monnaie de singe.

Volouse par amour.

C'est une pauvre petite bonne qu'on accuse d'avoir volé les bijoux de sa dernière patronne.

— C'est par amour, pleurniche-t-elle... Le garçon boucher m'avait séduite... Pour le retenir, je voulais être bien mise.

— Mais, s'étonne le président, des bijoux ne sont pas des vêtements.

— Ça influence toujours un homme, assure la petite bonne. Et pourtant mon ami m'a quittée !

— Pourquoi n'avez-vous pas rendu les bijoux en question à votre patronne, puisqu'ils étaient sans influence ?

— Ça, dit la soubrette, c'est une autre histoire. Madame ne me payait pas. Elle me devait mes deux derniers mois. J'ai retenu les bijoux pour avoir comme qui dirait une garantie.

Malheureusement, la police a fait des recherches. Les trois dernières patronnes avaient cru perdre l'une une bague, l'autre un bracelet, la troisième un collier, alors que la petite bonne avait simplement volé ces bijoux.

Et ces trois dernières victimes payaient pourtant régulièrement les mois de la petite bonne.

Mais l'inculpée a répondu à tout. Et voici qu'elle recommence :

— Ça, monsieur le Juge (sic), c'est une autre histoire...

Mais le magistrat interrompt :

— Non, vous avez décidément trop d'histoires.

Et la petite bonne est condamnée à un an de prison.

— Oh ! fait-elle, suffoquée.

— Oui, sourit le président. Et ça aussi c'est une autre histoire.

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

SOIGNEZ CHEZ VOUS
 SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQUES,
 SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL
MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES
 SYPHILIS, BLENNORRHOË, URETHRITE, PROSTATE,
 CYSTITES, PERTES, MÉTRITES, IMPUISSANCE
 Traitement facile à appliquer soi-même à l'instant même. Efficace et sûr
SÉRUMS - VACCINS NOUVEAUX
 Venir ou écrire: Doct. 71, r. de Provence, Paris-9^e
 Angle Chaussée d'Antin

Vente directe du fabricant aux particuliers et franco de douane
 100 000 clients par an 20 000 remerciements
 Demandez catalogue français gratuit
 Fabr. d'accordéons, d'instruments de musique et phonos
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) n° 510

LE RECORD DU RIRE
 Contre 2 fr. en timbres, vous recevez le
SENSATIONNEL ALBUM ILLUSTRÉ
 300 p., 120 grav.: Farces, Attraits, Chansons, Monologues, Livres rares sur les danses, l'Hypnotisme, la Magie, etc.
 26 A. COHEN, 2, Bd St-Martin, PARIS

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante
 M^{me} MARYS, 45, r. Laborde, Paris-8^e
 Env. préc. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

Fabrique d'ACCORDÉONS
François DEDENIS & BRIVE (Corrèze)
 Fondée en 1887 Catal. ill. 1 fr. RÉPARATIONS

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE
 envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à
 W^{ill} GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N° 4

L'ENNUI C'EST LA MORT !
POUR RIRE et FAIRE RIRE
 Demander les catalogues Farces, Attraits, Surprises, pour Soirées et dîners, Chansons, Monologues, Prestidigitation, Physique, Magie, Hypnotisme, Libération. — E'vol contre 2 fr. Se recommander du journal, H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris. Maison fondée en 1808.

Nouvelles Primes
 AUX
ABONNÉS
 DE
Police-Magazine
 habitant la France
 ou ses Colonies

Primes n° 1. — **SIX MOU-CHOIRS** chemisier, grande taille (45x45), bel ourlet à jours, batiste d'Irlande, vignettes blanches.

Prime n° 2. — **SIX MOU-CHOIRS** chemisiers grande taille (45x45), bel ourlet à jours, batiste d'Irlande, vignettes couleurs fantaisie.

Prime n° 3. — **UN BRIQUET AUTOMATIQUE**, fabrication soignée, nickelé et estampillé.

Pour chaque prime, frais de port et d'emballage : 1 fr. 50.

Le Gérant : F. TINESSE,

12 MOIS DE CREDIT 8 JOURS à L'ESSAI



N° 15.
 DEMANDEZ notre Catalogue général n° 66.

CARILLON WESTMINSTER 4/4
 1^{er} versement un mois après la livraison

au choix **33.** par mois
 FRS))

Je prie la maison GIRARD et BOIT, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un carillon WESTMINSTER 4/4, mouvement 8 jours, indécomptable, en cuivre massif, sonnant les quatre quarts sur huit gongs harmonieux, au prix de fr. 396 » que je paierai à la poste, au compte chèques postaux 979 Paris fr. 33. » par mois (pendant 12 mois), jusqu'à complet paiement. Un bulletin de garantie de 5 ans est délivré avec chaque carillon. Je choisis le N° 15, haut. 75 cm., annoncé, en chêne clair ou foncé sculptures soignées prises dans la masse, ébénisterie soignée, une glace biseautée. Je choisis le N° 18, haut. 72 cm., ébénisterie soignée en ronce de noyer patiné, glace biseautée. (Biffer le numéro et la désignation du modèle que l'on ne désire pas recevoir.)

NOM, PRÉNOMS..... P. O. 2
 PROFESSION.....
 DOMICILE.....
 DÉPARTEMENT..... GARE.....
 FAIT A..... LE..... 1933.
 Signature :

Girard & Boitte
 112, rue Réaumur, PARIS (2^{me})



N° 18.

Pour Maigrir
 Prenez les **PILULES GALTON** le meilleur amaigrissant
 Réduction rapide des Hanches, du Ventre, du Double-Menton, etc. Absolument sans danger
 Le flacon avec notice, contre remb.: 20 fr. 85 - J. RATIE, ph., 45, r. de l'Echiquier PARIS, 10^e

100 Fr. le mille, adresses à copier p. enveloppes, travail assuré. Manuf. VULCAN, 10, Lyon. 30 frcs par jour écritures chez soi. Ecr.: Arnaud à St-Laurent d'Oing (Rhône).

CONCOURS 10 AVRIL 1933
 Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**
 Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ec.: Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e
GAGNEZ 1 000 frs par mois et plus pendant 2 ans. Partout. Ecrire: Manufacture PAX G., à Marseille.



Ce caissier a perdu la clef de son coffre, aidez-le à la retrouver

30.000 FRS
 DE PRIX EN ESPÈCES
 SERONT DISTRIBUÉS

Voici dix-neuf clés de coffre-fort qui paraissent, à première vue, se ressembler toutes. Cependant, en les regardant attentivement, il y en a une, une seule, qui est différente de toutes les autres : c'est la bonne, celle qui ouvre le coffre-fort.

TROUVEZ-LA ET GAGNEZ NOTRE
GRAND PRIX DE 20.000 FRANCS

Ce concours est absolument gratuit. Répondez-nous sans retard, cela ne vous engage à rien.

RÈGLEMENT DU CONCOURS

- Art. 1. — Indiquez sur une feuille de papier, à l'encre, très lisiblement, le numéro de la bonne clé, ainsi que vos noms, prénoms, précédés de votre qualité : Monsieur, Madame ou Mademoiselle, et votre adresse complète.
- Art. 2. — Nous ferons connaître personnellement à chaque concurrent si sa réponse est juste. En même temps, nous vous adresserons notre catalogue illustré, en vous conviant à effectuer un achat modique pour être qualifié. **Tout article ne convenant pas sera immédiatement échangé ou remboursé.**
- Art. 3. — Toutes les réponses seront examinées ensuite par un jury impartial, présidé par M^r AUBENEAU, Huissier à Paris. Ce jury les départagera suivant leur présentation et dressera la liste des gagnants. Sa décision sera irrévocable.
- Art. 4. — Le concours sera clos le Quinze Mai 1933. Le procès-verbal du Jury et la liste des gagnants seront adressés à tous les concurrents qualifiés.
- Art. 5. — Ce concours est formellement interdit à notre personnel.

DISTRIBUTION DES PRIX

1 ^{er} PRIX	20.000 Francs
2 ^e PRIX	5.000 Francs
3 ^e 2 PRIX de . 1.000.	2.000 Francs
4 ^e 5 PRIX de . 200.	1.000 Francs
5 ^e 20 PRIX de . 100.	2.000 Francs

SOCIÉTÉ PARISIENNE DES NOUVEAUTÉS
 Service 51
 82, rue d'Hauteville
 PARIS (X^e)

Ecrivez-nous de suite, une prime de 1.000 frs sera adressée par mandat-poste au premier concurrent qui se qualifiera avant le 4 Mars 1933.

Vous n'avez rien à perdre et tout à gagner, car chaque participant qualifié sera récompensé.



Rue Capron, à Paris, dans la chambre de son hôtel, un mécanicien des usines Renault, Marcel Balazin, devenu subitement fou, tirait des coups de revolver. Les gaz le réduisirent à l'impuissance. Voici (à gauche) deux inspecteurs à la fenêtre de la chambre qu'occupait Balazin et



(à droite) le forcené, encore inanimé à la suite des grenades à gaz qui l'asphyxièrent, au commissariat de la rue Danrémont. Près de lui, son amie, Emma Cunier, qui avait quitté Balazin quelques minutes seulement avant l'accès de folie furieuse. (W. W.)



Julien Boisson, à Paris, tua sa maîtresse, M^{me} V^{ve} Touzel, parce qu'elle lui refusait l'autorisation d'installer un débit à Berck-Plage, dans un pavillon lui appartenant. Après plaidoirie de M^e Legrand : dix ans de reclusion et dix ans d'interdiction de séjour. (H. M.)



Au Japon, on juge les terroristes qui ont commis plusieurs attentats politiques et lancé des bombes sur des personnalités et dans des édifices publics. Voici l'un des accusés devant le tribunal spécial. (R.)



La guerre des gangsters continue en Amérique, où les chefs de bandes rivales s'assassinent à qui mieux mieux. Voici, tué à bout portant dans son auto par des inconnus, à Los Angeles, Harry Meagher, bootlegger notoire. (K.)



M. Emile Touny, que représente notre photo, vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans. Le défunt fut directeur de la police municipale de 1897 à 1914 et considéré comme un fonctionnaire de haute valeur. (R.)



Le manoeuvre Corentin Binet, trente-trois ans, a comparu devant les assises. Il tua à Paris un de ses camarades, nommé Barbier, d'un coup de couteau au cœur, après un match de lutte où il avait eu le dessous. Binet a été acquitté. (W. W.)